

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 138. Vol. VII. — SAMEDI 7 MARS 1846.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 0 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de M. Philippe Dupin. — Courrier de Paris. — Théâtres et Chronique musicale. Scènes des Dieux de l'Olympe à Paris (Vaudeville), et de Scaramoucia, Théâtre-Italien). — Le Phalanstère. Portrait de Fourier; Vue à vol d'oiseau d'un Phalanstère projeté. — Les ports de France. 1. Toulon, 1^{re} partie, par MM. Lestour et Charles Poncey. Frontispice: Vue prise en entrant à l'arsenal de la marine royale; Ateliers de la corderie; Porte de l'arsenal; les grandes Forges; Ateliers de la corderie; Le Commetlage. — Gilbert Gornay. Souvenirs d'un gentleman, par Théodora Hook. (Suite.) — Les races de chevaux en France. Cheval caennais; Chevaux poitevins; Cheval normand; Cheval limousin; Chevaux picarons; Cheval de trait Breton. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Une leçon. — Collocation d'histoire en estampe, par M. R. Topfer. — Nécrologie — Nébus.*

Histoire de la Semaine.

La chambre des pairs, qui avait à s'occuper du projet de loi sur les marques de fabrique, a vu suspendre ses séances et ajourner cette discussion par suite du coup qui est venu frapper le rapporteur de sa commission, M. Charles Dupin. C'est le 3^e de ce mois qu'ont eu lieu à Clamecy les obsèques de son frère, dont la déposition mortelle a été rapportée de Pise par les soins pieux du jeune fils de l'illustre mort. Le bitumier actuel de l'ordre des avocats, M. Duvierger, MM. Châty-d'Est-Ange, Paillet et Marie, anciens députés, s'étaient rendus à la triste solennité de Clamecy pour y représenter le barreau de Paris, et y témoigner de ses unanimes regrets. — La chambre des pairs ne s'est réunie que pour entendre des présentations de projets de lois et des rapports de pétitions. Elle ne peut tarder à reprendre ses autres travaux.

La chambre des députés, elle, a voté le complément de fonds secrets demandés par M. le ministre de l'intérieur, renvoyant, du consentement de tous, le débat politique, qui se fût trouvé bien rapproché de celui de l'adresse, au vote du chapitre du budget relatif à ces mêmes dépenses. L'opposition a pensé qu'il y avait avantage pour elle à laisser s'écouler le moins de temps possible entre le moment où elle aura instruit le procès complet de la politique du ministère et celui où les électeurs auront à prononcer entre les partisans du cabinet et ses adversaires.

La Chambre est entrée dans la discussion du projet de loi sur la navigation intérieure. On a voulu renouveler là encore l'antagonisme entre les chemins de fer et les voies navigables, qui avait, dans le projet de loi sur les canaux, fait regarder la cause de ceux-ci comme perdue dans l'avenir. Mais celle des cours d'eau naturels et améliorés était plus aisée à soutenir, et elle a trouvé des défenseurs qui la feront triompher complètement. Nous résisterons la discussion en même temps que nous ferons connaître le vote.

M. le ministre des finances a présenté un projet de loi sur les tarifs de navigation intérieure et un autre relatif à la taxe des lettres. Ce dernier n'ambitionne pas, sans doute, et aussi ne mérite pas, à coup sûr, le titre de réforme postale. Voici le régime même que le gouvernement propose d'appliquer au port des lettres :

Le projet de loi repose sur le principe de la taxe proportionnelle croissant de 10 centimes en 10 centimes, selon cinq zones de plus en plus étendues. Ces cinq zones seraient ainsi limitées :

La 1 ^{re} , au-dessous de 20 kil., à la taxe de	10 c.
La 2 ^e , de 20 à 40 kil.	20
La 3 ^e , de 40 à 120 kil.	30
La 4 ^e , de 120 à 500 kil.	40
La 5 ^e , de 500 et au-dessus	50

Il faut remarquer que la réduction ainsi proposée n'existerait réellement pas pour Paris : en effet, dit l'exposé des motifs, la première zone à 10 centimes serait applicable aux villes comme aux campagnes; seulement la taxe serait de 15 centimes dans les villes où, comme à Paris, il serait nécessaire d'opérer six distributions ou plus par jour. Cette surtaxe aurait pour but d'acquitter les frais de factage et de surveillance.

Le projet de loi propose en outre la suppression du décime

rural, et une taxe uniforme de 10 centimes à toute lettre simple adressée aux sous-officiers, soldats et ouvriers présents sous les drapeaux ou pavillons.

Enfin, la taxe à percevoir sur les envois de fonds serait réduite de 5 p. cent à 2 p. cent, quelle que soit la distance à parcourir.

Voilà à quoi se bornent les mesures proposées. M. le ministre, dans son exposé des motifs, se livre à un examen fort détaillé des effets produits en Angleterre par la



Duvis de M. Philippe Dupin, déposé à la bibliothèque des avocats de Paris.

réforme postale accomplie en 1839, laquelle a réduit à 10 centimes environ la taxe d'une lettre circulant dans toute l'étendue du Royaume-Uni. Il soutient que cette mesure n'a pas eu, à beaucoup près, les résultats qu'en attendaient ses promoteurs, que l'augmentation des correspondances n'a pu compenser la réduction du port ni par conséquent maintenir dans la situation où elles se trouvaient, les recettes de l'État.

Voici, à cet égard, les renseignements que nous trouvons dans l'exposé des motifs de M. le ministre des finances : En 1839, le nombre des lettres circulant dans l'intérieur du Royaume-Uni, en n'y comprenant pas le district de Lon-

dres, était de 60,661,000 lettres.

Les correspondances subissaient en moyenne, comme nous l'avons dit, une taxe de 8 deniers et demi.

Le nombre des lettres circulant dans le district de Londres, en acquittant une taxe de 2 deniers seulement était de 15,385,000 lettres.

Enfin, le nombre de lettres provenant de la correspondance étrangère était de 5,536,000 lettres, qui acquittaient, en moyenne, une taxe de 2 sh. 1 d.

En 1845, avec l'abaissement de la taxe à 1 denier, le nombre des lettres qui ont circulé a été, savoir :

Dans le Royaume-Uni, à l'exception du district de Londres, de
221,665,000
Dans le district de Londres, de
51,005,000

Total . . . 260,710,000

Or, pour compenser les pertes éprouvées dans les recettes par suite de la réduction, il eût fallu que l'augmentation dans le nombre des correspondances fût de 1 à 112; elle n'a été que de 1 à 2 5/4, et à cette perte il faudrait encore ajouter le surplus créé dans les dépenses par l'augmentation du chiffre des lettres à transporter; d'où M. le ministre induit que la perte totale dans les recettes en Angleterre a été de 1,574,445 livres sterling. Il n'avait rien de semblable à redouter en France, car on ne lui demandait que d'abaisser à la taxe unique de 20 centimes les lettres qui sont aujourd'hui à la moyenne de 45; il ne fallait qu'en voir le nombre un peu plus que doubler, et non pas presque décupler comme en Angleterre, pour que les recettes demeurassent les mêmes qu'aujourd'hui.

Nous trouvons encore dans l'exposé des motifs un tableau curieux : c'est celui de la taxe moyenne d'un port d'une lettre dans les différents États de l'Europe. Cette taxe se trouve représentée par les chiffres suivants :

Taxe moyenne d'un port de lettre d'après les différents tarifs.
Angleterre (taxe unique). 40 c.
Prusse (luit zones). 26 6
Espagne (taxe unique). 27 3
États-Unis d'Amérique (trois zones). 29 5
Sardegne (sept zones). 54 2
Autriche (deux zones). 27 5
Russie (taxe unique). 40 »
France (tarif de 1827). (Non compris la taxe rurale.) 45 1

M. le ministre de la guerre a présenté à la chambre des députés deux projets de loi portant demande : 1° d'un crédit de 21,500,000 fr. pour les fortifications du Havre; 2° d'un crédit de 24,200,000 fr. affectés savoir : 19,200,000 aux travaux avancés de la place de Cherbourg, du côté de terre et de mer, et 5,000,000 aux travaux de la nouvelle enceinte de Saint-Nazaire.

M. le ministre des travaux publics a, de son côté, apporté à la palis Bourbon un autre projet portant demande d'un crédit de 16 millions pour divers travaux maritimes, et notamment pour l'amélioration de la petite rade et de l'entrée du port du Havre.

Les bureaux de la Chambre se sont occupés de la proposition de M. de Remilly, relative à la taxe sur les chiens. Voici le texte de cette proposition :

« Art. 1^{er}. Une taxe annuelle est établie sur la race canine. Elle sera perçue, à partir du 1^{er} janvier 1847, par les communes et à leur profit, sans versement d'un cinquième attribué à l'État. En est seul excepté le chien d'aveugle.

« Le taux de cette taxe est fixé, savoir : 1° à dix francs pour les chiens employés à la conduite des bestiaux et pour les chiens de cours servant exclusivement à la garde de toutes exploitations agricoles, de tous établissements d'industrie ou de commerce, de maison d'école, de propriétés isolées quelconques; 2° à six francs pour tous autres chiens.

« Art. 5. L'aquif de la taxe s'ouvrira par la possession successive de plusieurs chiens dans la même année; la possession simultanée donnera lieu au paiement de plusieurs droits; la possession commencée dans le second semestre de l'année ne donnera lieu qu'à l'aquif du demi-droit.

« Art. 4. Les possesseurs de chiens feront, aux époques prescrites, la déclaration de tous ceux qui leur appartiennent. Ils recevront gratuitement, pour chacun, une plaque de métal, frappée au millésime et valable pour l'année.

« Art. 5. Nul chien ne devra circuler sur la voie publique sans porter ostensiblement cette plaque; il devra en outre toujours être accompagné.

« Tout chien sans plaque ou vaguant sera saisi, puis abattu si, dans les vingt-quatre heures, on ne l'a pas réclamé.

« Le maître sera traduit en police municipale et jugé comme contrevenant.

« Toutes autres mesures de sûreté publique pourront être poursuivies par les maires en vertu d'arrêtés municipaux approuvés par le préfet.

« Art. 6. Une ordonnance royale, rendue dans la forme de règlement d'administration publique, déterminera le mode de perception de la taxe établie par la présente loi.

La question que M. de Remilly vient de soulever a déjà été discutée l'année dernière à la Chambre, à l'occasion du budget. Elle a été également l'objet de nombreuses délibérations dans les conseils généraux, dont la plupart l'ont prise en considération et l'ont recommandée à la sollicitude du gouvernement. Les bureaux ont en général admis le fond de la proposition; mais plusieurs objections ont été présentées sur des formes de rédaction et sur la difficulté de la perception de cet impôt, dont les frais pourraient coûter plus que le produit. Sept bureaux y ont en outre autorisé la lecture.

M. de Gasparin a vu prendre du nouveau en considération par la Chambre tout entière, moins un seul de ses membres, M. d'Hubsbert, sa proposition relative à l'admission et à l'avancement dans les fonctions publiques, proposition déjà discutée l'année dernière, et qui ne trouva contre elle qu'une majorité d'une seule voix. M. de Gasparin a mis de la verve, de la force et de l'habileté dans ses développements. Si la proposition, que le ministère s'est cru forcé, par le succès oratoire de son auteur, de laisser prendre en considération par ses partisans, sans la faire combattre le lendemain par ses journaux; si cette proposition n'est pas entrée dans la commission qui aura à l'examiner, elle donnera lieu évidemment, à en juger par ce premier discours, à des révélations assez peu édifiantes.

AFRIQUE FRANÇAISE. — M. le maréchal Bugeaud, après avoir livré un combat aux Kabyles du Jurjura abandonnés par Abd-el-Kader, est revenu vers Alger, où il est resté le 21. On saura plus tard de quel côté l'ennemi a opéré sa retraite.

RIO DE LA PLATA. — Les dernières nouvelles de Montevideo sont du 19 et du 25 décembre.

Les escadres française et anglaise ont continué leurs opérations dans le Parana, qu'elles avaient remonté le 5 décembre jusqu'à l'osario.

Rosas, après avoir apporté le résultat de l'affaire d'Obligado, a rendu un décret portant en substance que :

« Tous les navires et cargaisons, sous quelque pavillon que ce soit, entrés dans les eaux de Parana sous la protection des escadres combinées de la France et de l'Angleterre, seront confisqués dans les ports où ils aborderont et déclarés bonne prise. Si des particuliers en font eux-mêmes la capture, le produit de la vente leur sera acquis.

« Les capitaines et équipages des bâtiments capturés seront jugés et punis comme pirates par les autorités du lieu de débarquement, et copie du jugement sera expédiée au gouvernement. »

Les lettres de Montevideo du 19 portent que les agents des puissances étrangères ont protesté contre le décret de Rosas. D'un autre côté, le paquebot *Express* est arrivé à Falmouth avec des nouvelles qui vont jusqu'au 25 décembre. Voici les plus importantes :

« L'arrivée des 43^e et 75^e régiments (anglais) a mis les habitants de Montevideo à l'abri de toute attaque de la part des troupes d'Orbe. Le colonel Silveira, avec le département de Maldonado tout entier, a abandonné la part de Rosas. »

NOUVELLE-ZÉLANDE. — L'établissement français d'Akaroa a été sur le point, dans les derniers jours de septembre 1845, d'être attaqué par les naturels de l'île, qui continuent à manifester leurs sentiments hostiles envers tous les étrangers. L'alarme la plus grande a régné un instant dans le camp français, qui n'est protégé, à la vérité, que par une douzaine d'hommes appartenant au sloop de guerre le *Rhin*.

Le 22 septembre, le bâtiment anglais *British-Sovereign* a mis à la voile pour se rendre de Sydney à Auckland, dans la Nouvelle-Zélande, ayant à bord huit officiers et deux cent quarante soldats du 58^e régiment.

ANGLETERRE. — Le télégramme nous a apporté la nouvelle du premier, mais déceit succès de M. Peel. L'amendement de M. Miles, tendant à faire ajourner le bill, a été repoussé par 557 voix contre 240. Les annales parlementaires de l'Angleterre offrent bien peu d'exemples de discussions qui aient duré aussi longtemps que celle qui vient de se terminer par le rejet de l'amendement de M. Miles. Elle a duré trois semaines et occupé douze séances tout entières; cent trois orateurs ont prononcé des discours en règle, dont quarante-huit en faveur du projet ministériel, et cinquante-cinq pour le combatte.

La majorité de sir Robert Peel se compose de 227 libéraux de toutes les nuances, et de 112 Tories restés fidèles au ministre. On voit que les défections ont été nombreuses parmi les amis personnels de sir Robert Peel, car on avait toujours estimé à au moins 150 le nombre des Tories qui voteraient en faveur du cabinet. Les journaux publient en effet une liste de 56 membres dont les rapports avec le cabinet sont plus ou moins étroits, et qui ont voté contre lui, entre autres M. W. A. Court, fils de lord Heytesbury, lord lieutenant d'Irlande.

La minorité se compose de 228 Tories et de 11 libéraux; 22 membres avaient voté sans leurs votes; il y avait 16 Tories et 28 libéraux absents, et 4 sièges vacants. Le *Globe* fait remarquer que les représentants de Londres, ceux des quatre boroughs qui dépendent de la capitale, et deux du comté métropolitain de Middlesex ont voté en faveur de la réforme.

Le vote a commencé à trois heures du matin et le résultat en a été proclamé à trois heures un quart, au milieu de tonnerres d'applaudissements. Un exprès à cheval a porté aussitôt la nouvelle aux bureaux du *Sun*, et, vingt-cinq minutes après, l'édition du matin de ce journal, contenant le résultat du vote et les débats de la nuit, in *extenso*, arrivait aux embarcadères des divers chemins de fer où des trains spéciaux l'attendaient. A sept heures moins un quart du matin le *Sun* était distribué dans les rues de Bristol, après avoir traversé toute la largeur de l'Angleterre. Les diverses compagnies de chemins de fer ayant signifié au *Sun* que, passé quatre heures moins un quart, elles ne laisseraient plus partir aucun convoi spécial, ce journal n'avait en réalité qu'une demi-heure pour accomplir ce tour de force prodigieux.

NÉCROLOGIE. — La veuve de l'illustre Monge vient de mourir dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année. A ses derniers moments, elle aura pu être soutenue par le vote que le conseil général du département de l'Yonne vient d'émettre en senscrivant à la statue de Gaspard Monge. Voici les considérants de la délibération :

« Au nom du département de l'Yonne, le conseil général s'empresse de s'associer à l'amour patriotique de la ville de Beaune.

« Le conseil veut par là marquer son respect pour les sciences, dont Monge a été un des plus féconds et un des plus illustres propagateurs; mais il veut surtout signaler sa reconnaissance pour le puissant concours que l'ACTIVITÉ SAVANTE DE MONGE A DONNÉE À LA DÉFENSE NATIONALE LORSQUE LA PATRIE ÉTAIT EN DANGER. »

Courrier de Paris.

Qu'avons-nous dit? et quelle erreur était la nôtre! Nous avions entéré le carnaval et mené son deuil; mais le carnaval a trompé nos prévisions et fourvoyé notre douleur. Il a la vie plus dure et ne quitte pas la partie si facilement. Il ne meurt pas, il se métamorphose; c'est un Protée infatigable. Classé de la rue, exilé des tavernes, mis à la porte de l'Opéra avec son costume d'emprunt, son masque de plâtre, son pied de nez et sa fausse joie, le carnaval a compris que pour prolonger son existence, une transformation lui était nécessaire; il était brutal et grossier, il avait la voix rauque, la

démarche avinée, et cette allure éreintée d'un homme qui a senti pendant vingt nuits le diable à ses trousses; au milieu d'un jolai débraillé après tant d'orgies et de collutes, le moine de lui accorder de nouveau l'hospitalité dans les salons, et de se faire le chaperon d'un si grand débauché pendant les saints temps de carême? Le moine, dites-vous? Rien de plus simple. Que le carnaval s'amende, qu'il fasse peu neutre, qu'il laisse la son dard et ses oripeaux souillés, qu'il reprenne l'habit de ville, le gant jaune et la botte vernie, ou du moins que la dévence et le bon goût président à ses travestissements, qu'il porte doucement sa joie comme une fleur à la boutonnière, qu'il n'ait d'yeux que pour les beaux spectacles, et d'oreilles que pour la belle musique, enfin qu'il ait de l'esprit, s'il est possible, et son changement sera complet, on ne le reconnaîtra plus.

C'est ainsi que depuis dix jours notre carnaval a tenté de se réhabiliter dans l'estime publique, et de toutes parts, la belle société, qui est toujours par cet enfant trop prodigé des entrailles de mère, lui a tendu les bras; d'ici à Paques, le carnaval sera mis au régime du bal d'enfants et du concert. Il faut bien qu'il fasse pénitence.

Voici donc encore une semaine qui lui appartient tout entière. On a polka à outrance et sous toutes sortes de travestissements. Au faubourg Saint-Germain, les costumes orientaux avaient la vogue, et les *grecs au bal de la finance*. Le vaudville a fait danser chez M. Bayard, et le mélodrame chez M. Antony Béraud. Ce dernier bal inaugurait le carême, en cette qualité, il était d'une folie séculière et se ressentait de la circonstance. La joie s'était couverte d'un cilice, plus d'un domino cachait une discipline. M. Béraud égarait sa réunion sous les traits de Tartuffe. M. Soubé s'était coiffé d'un capuchon de moine, il y avait le bibliophile Jacob, l'émédiclin; M. Paul Foucher, chartroux, et une foule de belles Madeleine et de veuves du Malabar. M. Théophile Gautier, orné de ses plus grands cheveux, s'est fait voir en costume d'émir; M. Hippolyte Lucas avait coiffé l'écharpe de commissaire de police. On a reconnu çà et là quelques mousquetaires... gris. Les femmes étaient jolies et les chevelures magnifiques. Un mauvais plaisant nous a dit que trois d'entre elles s'étaient perdues à la galopade (je parle des cleverettes); on ne savait à qui les rendre.

Et le bal d'enfants! Son tour est venu, il a eu son jour et sa nuit qui finit à dix heures. Nous citerons trois salons, et des plus notables, qui ont ouvert et livré leurs magnificences aux ébats enfantins. Quelles jolies poupées et quels charmants petits bonhommes! A la soirée de M. S. de R., on a remarqué un quadrille de ces miniatures, ou lignarinettes Napoléon et une bergère de Watteau, Marie Stuart et un abbé Pompadour, Célienne et Maziellino, Bolivar et mademoiselle de Cardoville. Il n'y a que le mardi-gras assez osé pour mettre du fard et des mouches sur des joues aussi fraîches, et pour éveiller le sourire de la coquette sur ces petites lèvres. Cent autres fêtes ont encore enchané la ville, mais nous ne les laisserons courir et passer devant le bec de notre plume.

Toutefois, ce n'est sans raison que un moraliste a dit que le carnaval était la préface de bien des fantes et le préambule du drame des catastrophes. Tant il attristeur un si beau tableau, et vous et montrer les laches et les ombres? 2 millions quel- quefois sanglantes, fâches une trop souvent il faut lever et un police correctioanelle. C'est d'abord un groupe de jeunes filles éplorées; elles ont été abusées de la dévotion de grand sabbat des sens. Elles s'étaient endormies dans leur candeur et dans leur innocence, où viennent-elles se réveiller? devant la justice. Lucile Robin, de toutes ces jeunes filles la plus jeune et la plus jolie, était venue à Paris, comme Fanchon, avec ses quinze ans et l'espérance... de voir un bal masqué. Le bal était sa passion et son rêve, il volait sous une apparence tentatrice autour de sa robe de toile, soulève son fichu et la lutina dans tous les sens. « A qui te servent ta jeunesse et ta beauté, si ce n'est pour danser? Allons, mets une fleur à ton sein, prends une belle robe, et viens. » Ainsi parlait le démon des nuits enflammées, et d'abord la pauvre l'héréditaire de toutes ses forces; elle était si sage, si prudente et si bien élevée! mais le tentateur est adroit, il revint de plus belle fasciner l'innocente enfant et l'ébour de tout son faux éclat et de ses merveilles d'emprunt, et Lucile, en effet, prit une robe... à sa voisine, véritable robe de Nessus pour elle. Il n'y a guère que l'innocence qui commise le remords. Lucile en est un nouvel exemple, et la justice lui a un peu pardonné, parce qu'elle a beaucoup avoué. Cependant Lucile ira faire pénitence, en prison, et réfléchir aux suites d'un bal masqué. La même histoire s'est reproduite dans ces derniers jours avec une infinité de variantes, et le mardi-gras avait peuplé des victimes la salle des Pas-Perdus.

C'est encore au mardi-gras qu'il faut attribuer la mésaventure de ce jeune clerc qui, comme tant d'autres, clercs on non, se livrait en plein foyer de l'Opéra à la recherche de l'inconnu. Cette anecdote de dix lignes a aussi sa moralité, et voilà pourquoi nous l'écrivons, par manière d'acquiescement à la conscience. L'incognito pour notre clerc n'était un billet de mille francs, dont ses prodigalités lui imposaient la comédie immédiate. Toute espèce de circulation, et principalement la circulation des espèces est difficile au bal masqué. Un billet de banque y est chose entièrement fantastique; l'occasion n'y aurait donc pas fait son hironn, si pour son malheur l'écrou n'avait cru reconnaître le général D., puis dans les filets d'une bonne fortune, au fond du couloir de gauche. Toute son attention fut dès lors captivée par ce jeu de dominos. Leur conversation et sa simplicité naturelle lui suggérèrent une idée qu'il crut originale, et qui n'était qu'un affreux plagiat, un mélange du vol au chantage et du vol au porteur. Ce ne se doute que le général en question reçut dans la journée une épître menaçante, où le jeune clerc, — voilà le faux pas, — réclamait mille francs pour prix de son silence, et sonnait sa victime de mettre le papier doré sous bande, poste restée. Vrai pas de clerc! et quel grand innocent que ce grand coupable! — Appréhendé au corps et confronté avec le général, il avoua qu'il l'avait calomnié, et demanda grâce pour

un moment d'impression et d'erreur. Voilà précisément où on est ce petit drame. L'innocence est proclamée, mais la justice n'a pas encore puni le criminel : on compte sur un dénouement miséricordieux.

Au moyen du larron Roussel, nous continuons à vous montrer la semaine grasse sous son plus vilain côté; c'est enroulé et toujours le revers de la médaille. A la bonne heure! voilà un fripon qui sait son métier et qui n'en est plus à l'A. B. C. Figeuz-vous l'effronterie de Gusman d'Alfarache, et l'adresse de tous les Scapin, Frontin et Strigani du vieux théâtre unies au sang-froid caustique et railleur de Robert-Macaire. Encore cette dernière comparaison cloche-t-elle, Robert-Macaire emploie la violence, Roussel a recours à la persuasion. Ce n'est jamais pendant l'opération qu'il fait crier ses victimes; il les dévalise, mais en y mettant des formes et avec toutes sortes de bons procédés, il les comble d'égards et de petits soins, sa bonne grâce endort leurs soupçons pendant que sa subtilité les dépouille; il y a du magnétisme dans son escamotage, il extirpe tout sans douleur. Tantôt c'est un monsieur coudevé, à la sortie du bal masqué, qu'il embarrassa de ses offres de service, qu'il embrassa sur les deux joues et qu'il débarrassa de sa montre et de sa chaîne de sûreté; tantôt c'est un autre *quidam*, qu'il insinue et titille son camarade de collège, chez lequel il s'insinue nitamment et qu'il quitte avec une précipitation matinale, nanti de toute sa dérivée. L'industrie de Roussel ne s'exerceait pas seulement dans les limites d'une confraternité improvisée. Elle dépassait sous les formes trop expansives, pour prendre l'allure grave d'un moraliste et se parer de la morgue d'un philosophe. Pour ce nouveau genre d'exploitation la lecture des petites affiches lui fut très-profitable. C'était son bureau des renseignements. Il allait au-devant de tous les solliciteurs d'emplois et de tous les chercheurs de places. Pourvu qu'un dévouement, ni salaire, se contentant d'examiner les aspirants et aspirantes, qui sur l'écriture, qui sur la botanique, la musique et l'arithmétique. Il refaisait le jambage de l'un, refaisait l'autre sur son défilé, demandait le nom de plusieurs simples, posait la théorie de la soustraction et en faisait l'application saine tenant, puis une fois sa main faite, il s'échappait par la fenêtre. Les destins sont changeants et les lots aussi. Les meilleurs tours ne réussissent pas toujours et d'ailleurs le vol de Roussel était trop hardi pour qu'il pût le maintenir longtemps à cette hauteur. Bref, l'escamoteur a fini par tomber avec ses muscades dans le grand sac de la justice; s'il décroche et escamote celui-là, il sera bien habile.

Connaissiez-vous *L'Anthroposcopie*. C'est un assez grand mot traduit du grec et dont les feuilletons scientifiques nous ont appris la signification. S'il faut en croire l'assertion d'un membre de l'Académie de Bruxelles, c'est un don de seconde vue que nous posséderions tous tant que nous sommes, au moyen de la lumière électro-galvanique produite par une forte pile de Bunsen dont la force et l'éclat équivalent à la clarté de cinq cent cinquante bougies. Grâce à cette pile merveilleuse, écrit ce savant, j'ai pu voir à travers les corps humains devenus d'une transparence parfaite. J'ai vu les artères et les veines en action, j'ai vu cheminer le bol alimentaire, et le tube intestinal en fonction, j'ai vu des taches noires dans l'osmine d'un ivrogne, j'ai vu... Quand aura-t-il tout vu? s'écriait Petit-Jean.

La fille aimante, récemment arrivée des environs de Quimper à Paris, possédait des propriétés qui nous semblent aussi singulières que la pile de Bunsen, toute forte qu'elle est. Cette demoiselle est stéopée à une espèce de danse de Saint-Guy dont l'impétuosité se communique aux objets mobiliers ou non qui l'entourent. Son approche les agite, sa présence les fait fuir et les culte. C'est le 15 janvier, dans la soirée, qu'elle a acquis cette propriété étrange. Elle vaquait tranquillement aux soins du ménage, quand la danse commença. La chaise sur laquelle elle était assise sentit la première. Angélique (c'est le nom du phénomène) tenta de se retirer à la table voisine qui s'éleva avec une précipitation impétueuse pour les assistants; deux vigoureux Bretons, perchés sur une planche en manière de banc, furent désarçonnés à leur tour. Un gendarme, qui accourut au bruit, vit son mousqueton arraché à ses mains par une force invisible. On manda M. le maire qui y perdit ses lunettes et y gagna plusieurs horions. En un clin d'œil le village fut en émoi comme le mobilier; on cria à la sorcellerie, lorsque l'instigateur ouvrit un sage avis, celui d'expédier le phénomène à Paris. Les savants de la capitale, observant cet homme médicieux, ne sauront peut-être que penser de cette pauvre fille, mais ils sauront bien en discuter, et puis elle vivra de son mal, c'est une ressource et une consolation. Vous n'ignorez plus le résultat de la première consultation: trois de ces messieurs, qui avaient été assez imprudents pour s'asseoir, furent renversés par la trambouille électrique qui s'échappa du bras gauche de la jeune fille, à l'articulation du coude, ainsi qu'on l'a constaté. Il est constant aussi qu'un morceau de tafetas gomme, ou une lame de verre appliquée sur l'épiderme, arrête l'émulation et paralyse le phénomène. Grâce à ce topique le tafetas gommé, Angélique est devenue désormais d'une propriété indifférente pour tout le monde; elle n'électrifiera plus personne... excepté ceux qui voudront l'être absolument.

Du reste, ce petit fait, tout bizarre qu'il peut paraître, n'est point sans analogie dans la science, aussi bien que dans l'histoire. Les météores, les comètes, les manifestations et autres prodiges indiquent un talent point d'hor sans remonter au déluge, à l'échelle de Jacob, au bûisson de Moïse, aux visions hallucinatoires de l'Apocalypse, Athènes parlait d'un certain Neophane qui lançait des flammes par la bouche et des narines. Le père de Théodoret, roi des Visigoths, était des étincelles par tous les pores; l'histoire le représente comme un prince plein d'artifices. Gaius, élevé du grand Boarhava, mentionne plusieurs exemples d'individus devenus accidentellement électriques. Enfin le célèbre Giassendi a consigné dans les mémoires de l'Académie des sciences le so-

venir d'un prince russe qu'il rencontra en Italie et qui lui confia, qu'à deux époques différentes de sa vie, il avait été doué d'une vertu électrique, semblable à celle de la torpille. Pourquoi une petite paysanne bretonne ne pourrait-elle pas du singulier privilège qu'enfant jadis un roi barbare, un philosophe grec, un prince moscovite et la torpille.

Enfin, nous entrons dans la saison des concerts, et cette semaine a ouvert l'écluse à des flots de mélodie. Lundi dernier, M. Alary a donné son concert dans la salle de Herz. Mardi c'était le tour de M. Ollenhach. Mercredi, Pleyel a prêté ses beaux salons pour une soirée musicale à bénéfice. Puis viendront successivement les festivals, publics ou particuliers, dont Félicien David, Plantade, Auber, Verdy, Pansezon, sont les Orphées, avec Alexis Dupont, Roger, Hermann-Léon et Géraldy, et mesdames d'Henin et Sabatier pour virtuoses. Le monde musical se préoccupe vivement de la publication à laquelle Duprez travaillait depuis longtemps et qu'il achève en ce moment. C'est un traité de l'art du chant dont Rossini a accepté la dédicace.

Puisque nous voilà dans le domaine des arts, permettez-nous de terminer cette revue par la mention d'une nouvelle qui a produit une sensation très-vive dans le monde des artistes et des antiquaires. C'est qu'on vient de placer au Louvre divers fragments antiques, provenant tous de la Grèce, et qui consistent en un bas-relief ou représentant Thésée nu, une stèle funéraire figurant une jeune fille qui fait ses adieux à sa famille, un fragment de frise reproduisant un combat d'Amazones, un bas-relief des neuf Muses entourant Apollon et Mercure, et enfin un autre bas-relief votant de l'île de Crète, représentant Jupiter assis entre Europe et Cadmus. Ajoutez à ces magnifiques restes de l'art antique douze marbres revêtus d'inscriptions grecques, découverts à Mylasa, en Carie; l'un de ces marbres a une grande importance historique; il contient trois décrets du temps où Mausole gouvernait la Carie.

Théâtres et chronique musicale.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *La Chasse aux Fripons*, comédie en trois actes et en vers, par M. Doucet. — *VAUDEVILLE*. — *Les Dieux de l'Olympe à Paris*, par MM. Cordier et Clairville.

La chasse aux fripons! soit. Mais il faut s'entendre, et de quels fripons s'agit-il dans la pièce de M. Doucet? La dénomination est élastique et vague; elle autorise tous les sous-entendus et se prête aux inventions les plus fantastiques. A quel cran de l'échelle sociale saisissez-vous vos fripons? Des pins le valet qui dépouille son maître, le marchand qui vole sa pratique, le fournisseur qui enfle ses mémoires, le fabricant qui dénature ses produits; depuis l'avoué qui grossit trop bénévolement son dossier; depuis le notaire, dépositaire peu fidèle et le banquier enrichi par sa banqueroute, jusqu'à l'escroc du plus grand monde qui trafique du crédit qu'il n'a pas, qui triche à la Bourse, à la table d'écarté, au club, partout. Quelle variété d'escrimes adroits, de volens subtils, de détoursseurs madrés! quelle galerie de fripons! Que d'habileté, d'adresse, d'éloquence et de talents déployés et dièzes d'une meilleure cause, comme on dit au Palais. Et sans compter cette famille innumérable d'anges déchus qui depuis longtemps ont fait à la vertu et à la probité le mal de Caïn d'Ulympe, combien encore qui mériteraient la sanglante apostrophe s'ils ne se croisaient en toute simplicité et parfaitement innocents. Les fripons sans le savoir! excellent sujet de comédie, dans un temps comme le nôtre, où le grand monde des intérêts tend à se substituer à toutes les petites morales particulières et dont l'histoire crayonnée par une main impartiale devra s'ouvrir par le chapitre des capitulations de conscience.

Un million de tant de richesses, vous concevez l'embarras de l'auteur de cette nouvelle comédie. Les originaux abondent; lesquels choisir? La mine est féconde; comment l'exploiter? M. Doucet n'y fait pas tant de façons, l'y voit descendre sans loup et se emplant à sa bonne étoile; il prend à titons et au hasard ses matériaux et son monde. En trio de fripons lui tombe sous la main : Durozo, Saint-Laurent, Périmet, et il vous les introduit au sein d'une honnête famille de Corbeil. Le bouhomme Girardot va marier sa fille et la dote d'un million. Le futur complot, c'est Durozo; Saint-Laurent partagera le million, comme inventeur de la donnée principale. Quant à Périmet, troisième éditeur responsable, c'est le cœur de la spéculation, le saine-risqueur de l'entreprise; sa part au gâteau est facultative et conditionnelle. Il faut d'abord qu'il se signale par quelque grand service rendu à la communauté. Quarante mille francs lui sont nécessaires pour consommer la conquête du million. Périmet s'élanche dans un wagon, et la somme demandée, il la rapporte dans la sacoché d'un paysan, l'un portant l'autre. Pendant que ce nouveau Girardot livre toute sa fortune aux industriels, un autre personnage, invisible et présent comme la Providence, assiste à la transaction et dépiste nos filoniers, et voilà enfin la classe aux fripons qui commence. Vous croyez peut-être que M. Simon (c'est le nom de ce vertueux personnage) a rien de plus pressé que d'aller débarrasser le père Girardot et de lui conter l'histoire de nos fripons qu'il sait par cœur actuellement; mais un sergent invisible le gêne et l'arrête au début, et qu'en demeurant ces drôles, se jers les intérêts de mon fils qui aime sa fille et qui en est aimé. Mais pendant que Simon hésite et se consulte, le trio peu délicat saute par-dessus les obstacles et marche ouvertement à la victoire. On sa dresser le contrat, pat et le million. Durozo, qui est éligible, on ne sait comment, se voit en passe d'être élu député, on ne sait pourquoi. Il est temps de courir l'étré, toutoument la classe et de prendre les loupes au cuir. C'est alors que notre bonhomme Simon se décide à frapper les grands

coups. Il met Périmet sous clef, dit son fait à Saint-Laurent et lâche le gendarme sur le comte du Rozoy; mais la gendarmerie fait un abominable quiproquo; trompée par la similitude des noms, elle s'empare de l'homme à la sacoché et laisse l'autre Lecomte dit Durozo, recruter paisiblement des voix pour son élection. Ainsi donc, tous ces efforts du brave Simon et toutes ces belles démonstrations, un peu tardives, demeurent sans effet, si l'éclaircissement final ne nous arrivait par une autre voie. Le Lecomte prisonnier, rendu à la liberté, est le *Deus ex machina* de notre comédie; il vient dire enfin ce mot d'épilogue qui depuis le premier acte se laissait gâcher en entrevoir et qui, comme la fantastique Ithaque, nous échappait toujours. Faut-il le répéter ici et ajouter une dernière vulgarité à toutes celles que nous venons de vous présenter en courant; des escrocs démasqués, une drupe qui ouvre les yeux, un père qui marie sa fille à celui qu'elle aime, un oncle (Lecomte) qui retrouve son neveu perdu (Durozo), un intrigant qui manque sa candidature, un notaire fait député d'enlèvement, sans candidature ni circulation, et des fripons traînés devant la justice, voilà, je pense, une accumulation d'événements qui peuvent dégommer du vide de la pièce et qui ne laissent pas d'avoir leur côté comique.

Il n'est pas dans nos habitudes d'être sévère; mais comment retenir sa mauvaise humeur devant tout ce verbiage? Quoi! vous nous annoncez une mine, et vous n'en montrez pas même un filon. Force intrigants et point d'intrigues; beaucoup de remue-ménage et point d'action; dix professions et pas un caractère; beaucoup de paroles pour ne rien dire c'est trop de bruit pour rien. Ceci est une comédie complètement manquée. Quant à la versification, elle nous a paru d'un négligé facile; cela coule, coule avec une abondance stérile. C'est un flux de mots inarrissable. Par-ci par-là, il y a des intentions prises à Regnard, et des réminiscences de Gollin d'Harleville. Par conséquent, succès d'estime.

Aux voix au beau milieu de l'Olympe. C'est encore l'enquête nous y trouvons, et nous du genre humain n'épargne pas les immortels. Leur éternelle jeunesse leur pèse; la toute-puissance les fatigue; Jupiter bâille dans sa barbe, Apollon a gagné le spleen dans la société des Muses, Mars dort sur ses lauriers; la Beauté, la Valeur, la Sagesse, les plus belles déesses et les dieux les plus aimables n'ont plus rien à se dire, toutes les flèches de l'Amour sont épuisées, Mercure est à bout d'espérances; un engourdissement général s'est emparé des personnes célestes; comment le secouer? et qu'opposer à ce narcotique? « Allons à Paris! s'écrie Minerve; et voilà nos dieux partis. Mais à Paris, il faut vivre, sinon comme des dieux, du moins comme de simples mortels, et le nectar y est hors de prix. En leur qualité d'immortels, ces messieurs pourraient se présenter à l'Académie et les déesses ne faire qu'un bond de l'Olympe à l'Opéra. Nos dieux ne sont pas si biers; un métier leur suffit, et c'est à qui d'entre eux ouvrirait boutique. Neptune est porteur d'eau; Bacchus, marchand de vins; Cérès, porteur de pain; Junon, femme de ménage; Mars, pionneur; et Minerve, Jorette. Quant à Mercure, il cumule une foule de petits emplois illégaux qui le mettent au mieux avec Vénus la belle paresseuse, mais attirent sur sa tête l'indignation de Jupiter, agent de police. Tout n'est pas rose dans la vie parisienne, ces messieurs et ces dames l'éprouvent bientôt. Autour d'eux, et pour leurs péchés, pleurent les veufs, les médecins, les billets de garde, les sergents de ville, la réclame et le papier timbré. Il est vrai que ces mortels de contrebande méritent beaucoup ces désagréments; ils se sont mis en contradiction avec toutes sortes de lois et de règlements. Bacchus s'est livré à d'odieuses mélanges, Cérès vend à faux poids, Vénus s'est compromise au bal Malibulle, Mars est toujours gris, et Mercure pratique le vol à la tire sur la plus grande échelle. On avait aspiré à descendre, c'est à qui maintenant voudra remonter dans l'Olympe. Un panier à salade traîné par Pézéze y reviendrait tout ce beau monde. La trompe pressée entière du Vandouille à Paris dans ce charnel olympion. L'éthère n'est pas neutre, et si une fois dégés les dieux antiques, s'étaient humanisés devant la vanité, mais cette nouvelle folie a paru désolante. Les mots drôlistiques vous fusillent à bout portant; et puis il y a une bénédiction jetée sur les scènes les plus burlesques. On a bien s'indigner et prendre sa propre allégresse en pitié, il faut rire et toujours rire.

Et cela fait enor passer une heure ou deux!

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Un'Avventura di Scaramucera*, opéra bouffon en deux actes de M. Louis Ricci.

Voici un ouvrage écrit à Milan, et dont les événements se passent à Paris, à l'hôtel de Bourgogne, sous le règne de Louis XIV. C'est à l'hôtel de Bourgogne que Scaramouche donnait ses représentations. Et qu'était-ce que ce Scaramouche?

C'était un Napolitain appelé Tiberio Fiorelli, qui était venu s'établir à Paris. Ce fut, dit M. Ricci, dans une note curieuse, qui sert de préface à son *libretto*, ce fut le plus grand acteur comique de son temps. Le nom de Scaramouche était celui d'un personnage de fantaisie qu'il avait coutume de représenter. Il importa dans Paris la comédie italienne. Il eut un tel succès qu'il eut rendu Molière jaloux, si Molière n'eût été moins grand. Il composait lui-même ses plus jolies pièces, et notamment celle qu'on appelle *la scogolla*. S'il ne fut pas l'inventeur des ouvrages mêlés de prose et de musique, il contribua du moins plus que personne à les rendre populaires. C'est encore lui qui mit en honneur les parodies d'ouvrages sérieux.

L'auteur italien suppose que Molière cabalait contre Scaramouche, ou que du moins on le crovait à l'hôtel de Bourgogne. C'était au contraire l'hôtel de Bourgogne qui cabalait contre Molière, à moins les satires dramatiques de de Visé et de Montfleury. Quoi qu'il en soit, la représentation de Scaramouche semblerait être interrompue par un incident inattendu,

que les admirateurs de Fiorelli attribuent à la prétendue jalousie de Molière. Un inconnu s'est levé tout à coup au parterre, et s'adressant à Scaramouche lui-même : — *Ehi! buona sera! La salute come va?* — Qui peut avoir fait pareil esclandre, sinon un emissaire de Molière? Le public s'est sou-

levé en masse, et a mis à la porte l'interrompteur, lequel est conduit au corps de garde en attendant un plus ample informé.

Cet homme n'est pourtant que le gros Thomas, vigneron de Saint-Quentin, et de plus ménétrier de son village. C'est en cette qualité qu'il a connu Scaramouche, lequel apparemment a donné des représentations à Saint-Quentin. Il est venu à Paris à la recherche d'une jeune fille enlevée. Il est entré au théâtre parce qu'il l'y a vu entrer. Là, il a reconnu son ami Scaramouche, et lui a dit bonjour avec la plus grande politesse, et il n'imaginait pas quel reproche on peut avoir à lui faire. Scaramouche est de cet avis, et ne tarde pas à le délivrer, et quand Thomas lui a conté le but de son voyage, il lui promet de ne rien négliger pour lui rendre service.

La belle enlevée se nomme Hélène. Son ravisseur est M. le comte de Pontigny, que tout le monde, dans la pièce, appelle *il contino*, le petit comte, en quoi il ne semble qu'on rend peu de justice à mademoiselle Marietta Brambilla, qui remplit ce rôle. Ce comte hante assidûment la comédie; il aime les comédiens, il adore les comédiennes, il vient se vanter de sa bonne fortune, et Scaramouche devine aussitôt que c'est d'Hélène qu'il s'agit. Le comte veut donner la comédie à sa bien-aimée, pour la divertir. Il veut avoir toute la troupe italienne à sa maison de campagne. — Fort bien dit tout bas le vertueux Scaramouche; je l'amènerai un spectateur sur lequel tu ne comptes pas.

Ce spectateur est le vicomte de Saint-Yallier, oncle du petit comte, et qui a sur lui une grande autorité. Averti par Scaramouche, il se met en chemin. Pendant le théâtre est dressé, et les comédiens arrivent, ainsi que les invités du comte. Trois personnages doivent figurer dans l'intermède. Hélène (vous comprenez la madone de Scaramouche), Hélène, Paris et Ménélas. Hélène, vêtue en bergère, est mollement

ramouche, il se met en chemin. Pendant le théâtre est dressé, et les comédiens arrivent, ainsi que les invités du comte. Trois personnages doivent figurer dans l'intermède. Hélène (vous comprenez la madone de Scaramouche), Hélène, Paris et Ménélas. Hélène, vêtue en bergère, est mollement

anime, le son du cor retentit. — Fuyons, s'écrie Hélène, fuyons, c'est mon mari. — Elle disparaît avec Paris. La véritable Hélène, qui est assise sur l'avant-scène, s'émeut par degrés en voyant sa propre histoire si fidèlement reproduite. Mais que devient-elle en reconnaissant Thomas, le gros Thomas, sous le casque d'or et la cuirasse ciselée du roi de Lacédémone! Et que devient Ménélas lui-même, quand il aperçoit celle qu'il cherche assise en face de lui parmi les spectateurs! Ménélas oublie son rôle; il enjambe la rampe. — Je l'ai trouvée! s'écrie-t-il, et de fait il va droit à elle, et Hélène l'appelle son bon Thomas, et le comte, qui a quelquefois des éclairs de bon sens, conclut de tout ce qu'il voit que Scaramouche s'est moqué de lui. Alors l'oncle intervient. Il soutient qu'un homme d'honneur qui a enlevé une jeune personne à sa famille doit l'épouser, et le comte, après quelques difficultés, s'y résout.

Tout cela est compliqué d'une intrigue assez froide entre Thomas, qui devient *ex abrupto* le bouffon de la troupe, et Sandrina qui en est la grande coquette. C'est Lablache qui joue le rôle de Thomas : le moyen de croire à sa bonne fortune?

Cette folie est écrite sans esprit et sans gaieté. L'auteur s'y bat les flancs pour faire rire, mais il y perd sa peine. Les bons plaisants sont rares, en Italie comme en France, et le seul côté vraiment amusant de *Scaramuccia*, c'est le jeu de madame Persiani n'est pas seulement la plus habile cantatrice de ce temps-ci; c'est aussi l'une des plus spirituelles actrices qu'il y ait sur aucun théâtre. Dans son rôle de Sandrina, femme de vertu équivoque et de mœurs



(Théâtre du Vaudeville. — *Les Dieux de l'Olympe à Paris*. — Jupiter, Amant. — Mars, Leclère. — Bacchus, Bernard-Léon. — Neptune, Ludovic. — Mercure, Milo Castellan. — Vénus, Mlle Liévienne. — l'Amour, Mlle Lorry. — Minerve, Mlle Juliette.)

couchée sur un banc de gazon. Elle est rêveuse et mélancolique; elle appelle l'amour. L'amour arrive bientôt, sous la forme du berger Paris. Il s'annonce de loin par un air de flûte; puis il paraît armé d'une clarinette. Pendant que les deux amants exhalent en *terces* et en *sixtes* la passion qui les

plus que légères, elle joue la coquetterie avec une finesse, une verve et en même temps avec une délicatesse incomparables; et, dans une scène où elle répète avec Lablache une farce, dont Scaramouche prépare la représentation, elle fait, des habitudes de quelques-unes de nos cantatrices françaises,



(Théâtre-Italien. — *Scaramuccia*. — Deuxième acte. — Acteurs : MM. Lablache, Malvezzi, Déruis. — Mesdames Brambilla et Librandi.)

une parodie si plaisante, qu'un éclat de rire universel a retenti dans toute la salle à ce spectacle inattendu. Lablache, qui lui donnait la réplique, l'a suivie dans cette voie; mais s'il met autant de verve, je suis forcé d'avouer qu'il y montre moins de finesse, de mesure et de goût.

La musique est de M. Louis Ricci. C'est le premier ouvrage

de ce compositeur qui ait été exécuté chez nous. Il ne prouve pas une grande habileté, ni une science profonde. L'harmonie est plate, l'instrumentation pauvre et maladroite. Mais il y a quelques idées mélodiques assez naturelles, assez fraîches, et un certain entrain qui empêche que cette partition soit ennuyeuse. On y a remarqué au premier acte deux trios agré-

bles. Ça et là dans les autres morceaux il y a de jolies phrases. En un mot, si le *Scaramuccia* n'a pas, au point de vue de l'art, une grande valeur, il pourra amuser pendant quelques représentations les gens qui vont au Théâtre-Italien sans savoir la musique, et il ne rebuttera pas les autres. Donc, à tout prendre, chacun sera content.

Le Phalanstère.

Sur les bords fortunés d'un beau fleuve, au sein de la campagne la plus fertile et la plus riante, s'élève... — A vrai dire, jusqu'à présent, la merveille n'a pas été réalisée; les quelques essais tentés par les crovants sont restés minime-ment en deçà de l'idéal que le grand Charles avait rêvé, et le palais harmonien n'existe encore que dans l'imagination grandiose des architectes fouriéristes; mais il ne faut désespérer de rien; la foi qui, dit-on, remue les montagnes, peut bien bâtir un jour le phalanstère; — d'ailleurs, en attendant, nous en avons déjà le devis tout tracé par la main du maître, et nous pouvons d'avance décrire à nos lecteurs cette magnifique demeure de la phalange. — Sur les bords fortunés d'un beau fleuve, au sein de la campagne la plus fertile et la plus riante, s'élève l'imposant édifice de la société nouvelle; l'ordonnance en paraît noble, élégante, sévère; nulle part l'utilité n'y est sacrifiée ou la beauté négligée; le palais est double dans son étendue, et de vastes cours, plantés d'arbres verts, sont renfermés dans son enceinte. Au milieu du bâtiment principal se dresse la Tour d'Ordre, siège du télégraphe, de l'horloge, de la bannière et des signaux; de droite et de gauche se développent des ailes gracieuses, repliées sur elles-mêmes en fer à cheval. A la hauteur du premier étage règne une large galerie, ornée de fleurs et des chefs-d'œuvre de l'industrie; elle étend sa colonnade autour de l'édifice, la projette dans les airs au-dessus des jardins, circule partout et offre entre les diverses parties du phalanstère des communications faciles, à l'abri des intempéries, chauffées en hiver, aérées en été.

La disposition intérieure du bâtiment est aussi sage que l'aspect en est beau; les ailes sont consacrées aux métiers incommodes et bruyants; au centre se trouvent les salles de repas et d'étude, la bourse, le théâtre, le temple; les cours ombragés servent de promenades aux vieillards et aux convalescents. Partout l'ordre, l'utilité, la convenance générale jointe à la commodité personnelle. A côté des grandes salles de travail sont ménagés des cabinets pour les petites réunions; auprès du réfectoire, des chambres partici-



(Fourier.)

lières pour ceux qui veulent s'isoler des tables communes. Tout enfin est organisé pour une vie attrayante et libre, au goût de chacun.

Dans cette heureuse demeure vivent seize ou dix-huit cents personnes, travailleurs associés, trouvant dans cette association des bénéfices assez considérables pour pouvoir assurer au dernier d'entre eux un minimum suffisant en toutes choses : nourriture, vêtements, logement, ustensiles, etc., une garantie de bien-être qui le délivre de toute inquiétude pour lui et les siens. La misère est donc abolie et la richesse assurée à la société. Voyez, en effet : pour les trois cents familles d'un village, il faut trois cents greniers, autant de caves, autant de cuisines; associés, elles n'ont plus qu'un seul grenier, qu'une cave et qu'un feu. Cent laitières, qui vont perdre cent matinées à la ville, sont remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait; cent cultivateurs qui vont avec cent charrettes, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles et les cabarets, sont remplacés par trois ou quatre chariots que deux hommes conduisent. Au lieu de trois cents ménagères, dix femmes suffisent à la préparation des aliments et aux détails domestiques. Économie d'argent, économie de temps, le profit ne peut manquer d'être énorme et tout d'ailleurs est mieux fait. La culture, par exemple, n'est-elle pas bien supérieure? Les petits possesseurs, obligés de consulter leurs besoins, ne peuvent obéir aux convenances naturelles. L'un met en prairie telle pente propre à la vigne, l'autre place le froment où conviendrait le fourrage; les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures; la crainte du vol oblige à des récoltes intempestives; partout l'intérêt particulier s'oppose au bien public.

La culture intégrale ou sociétaire échappe à tous ces inconvénients; elle n'a jamais à subir les chances de l'incertitude ni les nécessités de la pénurie individuelle.

D'ailleurs, à côté de cette économie générale, premier fruit de l'association, se trouve une autre source de richesses bien plus grande encore, c'est l'attrait surprenant que chacun des



[Projet de phalanstère.]

associés ressent pour le travail. Oui, dans le phalanstère, le travail est devenu un plaisir, et l'on s'y livre avec passion. Chacun d'abord ne suit que son goût, c'est-à-dire qu'il adopte tel ou tel mode de travail, selon son inclination naturelle; puis, pour éviter la monotonie, de deux heures en deux heures, il passe à un autre ordre d'occupation, et cette rapide

succession renouvelle, ranime l'intérêt et le zèle. Enfin, les travailleurs se trouvent toujours réunis en grand nombre; seul on se ralentit, on se désoriente aisément; en commun, au contraire, le travail se fait avec émulation, avec ardeur, les forces s'exaltent et se doublent. — Ces réunions de travailleurs se nomment *groupes* et *series*, la serie comprenant

vingt-quatre ou trente-deux groupes, et le groupe se composant de sept ou de neuf personnes. Chaque groupe exerce quelque espèce d'une passion qui devient passion de *genre* pour la serie. Exemple : douze groupes cultivent douze fruits différents; l'ensemble de ces groupes liés forme une serie qui a pour fonction de *genre* le soin des fruits et où chaque

groupe a pour fonction d'espèce le soin de tel fruit qu'il affectionne. Voici le tableau d'une semblable série, tel que l'a dressé Fourier lui-même dans son *Nouveau monde industriel* :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS, COMPOSÉE DE 52 GROUPES.

Division.	Progression numérique.	Genres des cultures.
1 Avant-positif. — 2	groupes.....	Châtaignes et sortes bêtardes dures
2 Aileron ascendant. 4	Poires dures a cuire.
3 Aile ascendante. 6	Poires cassantes.
4 CENTRE DE SÉRIE. 8	POIRES FONDANTES.
5 Aile descendante. 6	Poires compactes.
6 Aileron descendant. 4	Poires farineuses.
7 Arrrière-positif. — 2	Nièges et sortes bêtardes molles.

Ainsi la série se compose, comme vous voyez, d'ailes, d'ailerons et d'un centre qui les tient en équilibre; aux ailes les deux contrastes, au centre la nuance moyenne. Unies par leurs contrastes, les ailes se ligent contre le centre qui soutient leur double effort... « L'aile ascendante et l'aile descendante, — dit Fourier, — s'allient contre le centre de série et s'étendent pour faire valoir leurs productions aux dépens de celles du centre; les deux ailerons sont alliés entre eux et ligés avec le centre pour lutter contre les deux ailes. Il résulte de ce mécanisme que chacun des groupes produit à l'envi des fruits magnifiques; l'industrie devient un divertissement, les industriels travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de série. »

Maintenant, les mêmes rivalités, les mêmes alliances se produisent de série en série, de canton en canton; partout se forment ces intrigues industrielles qui donnent au travail un intérêt si piquant; — bientôt même, lorsque le phalanstère aura de proche en proche conquis le globe entier, on verra ces intrigues industrielles enfanter de véritables armées, toutes pacifiques, qui se livreront en champ clos de grandes batailles de travail... « Par exemple (1), une armée de 600,000 combattants, hommes et femmes, venus de soixante empires divers, doit encasser 120 lieues du cours de l'Euphrate et déterminer une série de petits pâtés en orthodoxie hygiénique de troisième puissance à trente-deux sortes de petits pâtés. Les oracles ou juges qui siègent à Babylone sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe et on pas exclusivement des empires qui ligent au concours. Avant l'ouverture de la campagne, les soixante armées font le choix de soixante cohortes de pâtisseries d'élite, qu'elles envoient à Babylone pour le service de la haute cuisine de bataille servant le grand Samahdrin géotropique. C'est un laiti juré qui fait fonction de concile œcuménique sur cette matière. Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes, selon ses prétentions; l'aile droite en petits pâtés froids, le centre en vol-au-vent à saucis; l'aile gauche en mirifions garnis. Les cuisines de bataille font des prodiges de talent; les voyageurs accourent de toutes parts pour être témoins de ces luttes savantes qui vont décider sur les prétentions de tant d'empires; les bulletins de Babylone sont lus avidement par tout le globe, surtout dans les empires qui prennent part au combat. Au jour du triomphe les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Soit Apicuis le vainqueur pivot; on sert ses petits pâtés au dîner de l'empereur; à l'instar des 600,000 athlètes s'arment de 600,000 bouillottes de vin mousseux, dont le bouchon ébranlé et rebattu par la ponce est prêt à partir. Les commandants font jeter à la mer l'Ordre de Babylone et, au moment où son signal donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 600,000 bouillottes; leur fracas, accompagné du cri de: Vive Apicuis, résonne au loin dans les autres des moutons d'Empire... »

« No rix, tout ceci est fort sérieux, au moins dans la pensée de Fourier, qui choisissait à dessein une forme vulgaire pour mieux faire ressortir son mécanisme des associations et des rivalités industrielles. Ainsi l'industrie offre un spectacle tout nouveau; à la réputation succède l'attrait; mille forces vives, hostiles et funestes aujourd'hui, s'unissent en un puissant concert; ces accords des contrastes, ces dissonances analoges suivent la même loi que les sons dans l'ordre musical et la société tire de ces effets mélodieux de l'association le beau nom d'harmonie... »

Quels sont d'ailleurs, à côté de cette émulation exaltée, enthousiaste, les autres véhicules inhérents à l'esprit de série? Ces véhicules, ce sont les passions, les passions de toute espèce, les passions de l'âme et celles de la chair, les passions enfin qui, non-seulement ne sont plus comprimées, mais au contraire se trouvent excitées, irritées, chacune d'elle étant considérée comme un ressort vivant. Fourier a dit : « Le levain vient des hommes, l'attraction vient de Dieu; l'attraction, c'est la loi tendance de nos passions; or, toute attraction est une chose naturelle, légitime, à laquelle il est impie de résister; céder à ses attractions, voilà où est la vraie sagesse, car les passions sont comme une boussole permanente que Dieu a mise en nous. — Peut-être, par exemple, avez-vous considéré jusqu'ici la gourmandise comme une passion assez brutale et assez encombrée. Eh bien! dans le phalanstère elle est honorée, encouragée, développée comme le sein chez nous les belles passions de l'honneur, de la gloire, etc. Remarquez que la plupart des travaux phalanstériens sont agricoles; pour qu'ils se diversifient, pour que des groupes nombreux et rapprochés se forment, pour que vingt groupes puissent s'adonner passionnément à la culture des poires dures à cuire et ajouter à celle des poires fondantes, il faut que les harmonies acquièrent un raffinement de goût qui leur permette d'apprécier en artistes toutes les variétés de ce fruit. Chacun doit donc faire, au lieu de piquer le zèle de ceux qui cultivent et d'exalter leur ambition et leur faste pour que les produits sont appréciés par de fins connaisseurs. Même ce n'est pas assez d'être gourmet, il faut que l'habitant du phalanstère développe quelque peu les forces de son estomac. Le travail at-

travail multiplie les produits. Si on ne les consommait pas, le travail, devenant inutile, cesserait d'être passionné et la société serait frappée en core, et si les harmoniens, dit Fourier, étaient limités à la dose d'appétit des civilisés, quel emploi feraient-ils d'une masse de denrées superflues de la nature? Sur les géotropiques repose le problème de la consommation intégrale; chacun d'eux doit s'intriguer pour exciter chez la masse du peuple un appétit fréquent, une prompte digestion. » — Grâce à ce régime nouveau, les forces humaines doivent être doubles, triples, et event jupes filles harmonieuses pourront terrasser cent grenadiers de nos jours. »

Après la gourmandise, la passion que la loi phalanstérienne s'efforce le plus de développer, c'est l'amour. Dans la phalange, chaque homme sera libre de posséder toutes les femmes, et chaque femme, tous les hommes. Cette licence ne peut leur être refusée; elle sera même honorée; elle est un devoir aussi bien qu'un droit. Pourtant, au milieu de cette promiscuité universelle, la loi reconnaît trois titres principaux, trois sortes de possessions pour ainsi dire conjuguées : — les favoris et favorites en titre; — les gîteurs et gîteuses; — les époux et les épouses. — Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre, les seconds n'en ont qu'un, les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif. Une femme peut donc avoir à la fois : — un époux dont elle a deux enfants; — un gîteur dont elle n'a qu'un enfant; — un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre; — plus, de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi, et dont le nombre à pas été limité. « Cette gradation de titres, dit Fourier, établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. » — N'allez pas croire, d'ailleurs, que la passion de l'amour est ainsi développée pour elle-même; non; elle a un but d'utilité que le législateur fait très-bien voir. Certains travaux auront toujours peu d'attrait; la seule ressource, dans cet embarras, est de rendre rare par leur persécution les groupes qui ne le seraient autrement par leurs fonctions. C'est le charme de l'amour qui triomphera de l'ennui, et qui élèvera ainsi au septuple les produits. Fourier justifie d'un mot par là ses *cultures amoureuses* : « Comment présumer que Dieu veuille nous priver de cet énorme bénéfice? Puis, la lutte des intérêts, l'ambition, l'intrigue, pourraient amener des collisions dans le partage des produits; c'est encore l'amour qui sauvera l'harmonie; les liens noués par lui entre tous les sociétaires assureront plus que tout le reste la concorde générale. »

Nous ne pousserons pas plus loin cette étude passionnelle du phalanstère; il suffit de répéter encore que tous les instincts, tous les goûts, tous les penchants de l'homme, moraux, spirituels ou charnels, sont flattés, encouragés, développés; que toute passion est considérée comme ressort social dans la composition des groupes, et que chaque association particulière doit être sous l'empire d'une ou plusieurs passions; c'est ainsi qu'il y a des groupes d'amour, d'ambition, de famille, etc.

Cette grande loi passionnelle une fois posée, vous devinez aisément de quelle manière la phalange élève ses enfants, — ses enfants, l'espoir de la société nouvelle, car ils ne sont pas empoisonnés, comme les hommes déjà parvenus à l'âge de raison, par tous les préjugés ineptes et mesquins de la civilisation. — L'éducation harmonienne ne se propose que le libre essor des passions, le développement de l'égoïsme et de la volonte. On réunit d'abord les nourrissons dans des salles communes où tout est disposé pour la salubrité; ils y sont soignés par les séries de bonnes, qui se subdivisent le travail, comme dans les autres séries, afin de s'épargner tout ennui et toute répugnance. Les enfants qui, pour vice de tempérament ou excès de malignité, ne sont admis par aucun groupe de bonnes, ont une salle particulière, dite des *diabolins*, où ils reçoivent les soins des bonnes du genre *vicieux*. Ce genre vous semble peut-être médiocrement profitable; mais chaque homme ne faisant qu'une station de deux heures dans la salle des diabolins peut sans peine supporter cet ennui. Du reste, tout est ordonné dans ces salles d'enfants, pour la plus grande commodité; les berceaux y sont nus par mécanique, et on peut en agiter vivement à la fois en vibration.

Dès que l'enfant est sur pied, on épice ses goûts, ses instincts, ses penchants, pour découvrir ses aptitudes; et son éducation industrielle commence tout aussitôt; partagés en séries et en groupes, ces jeunes harmoniens ont pour éducateurs leurs aînés de quelques mois, — lesquels deviennent l'objet de leur premier éducation; on pique leur vanité, on excite leur amour-propre de toutes les façons; pompons, plumets, panaches, brillants uniformes, parades, titres ridicules, rien n'est oublié. Ainsi les enfants sont divisés en pompons, bambins, chérubins, etc. Les pompons qui, d'après leurs caractères, sont classés en pomponnaires, pouponnards, pouponnières, sont, d'après leur âge, subdivisés en hauts-pompons, mi-pompons, bas-pompons; les bambins en sous-bambins, mi-bambins, sur-bambins, etc. — Tous ces grades sont conférés en grande solennité aux sons du tambour et de la trompette.

Avec la vanité, la gourmandise se trouve être naturellement le plus puissant moyen d'éducation. « La boutique du confiseur, dit Fourier, est pour l'enfant le paradis terrestre; c'est au sérénité de confiserie qu'est la première école des pompons et des bambins. — Bien! c'est-à-dire dès l'âge de cinq ans, l'enfant commence à être doté d'une dose d'appétit et d'amour-propre suffisante pour le rendre tout à fait digne du système sériaire; vite, on le met aux cuisines, où il surveille les broches et arrose avec soin les viandes, tout en continuant à développer merveilleusement les ressources de son propre estomac. »

Enfin, de neuf à quinze ans l'éducation s'achève; de quelle manière? vous ne le devinerez point. En harmonie, comme vous savez, on ne doit rien faire de bruyant; tout s'exécute avec l'entraînement de la passion, les travaux les moins agréables comme les plus nécessaires. Il y en a pourtant de si réjouissants que personne sans doute ne s'y croirait prédestiné; mais Fourier, ayant vu, un jour, des enfants se croter à

plaisir, en conclut aussitôt que cet âge aimait la malpropreté, c'est-à-dire avait une attraction passionnée vers le corage des écrous. De la propreté des adolescents dans les petites écoles et les petites bandes, on séries de malpropreté, divisées en *sabriques*, *chevauques*, *sacrificans*, *chenapanes*, avec une réserve sous le nom de *garmentés* et *garmentés*; tels sont les groupes divers qui se partagent les travaux de bon-hiver, le balayage des rues, etc., etc.

Le tableau est complet; ce que nous dirions de plus serait de trop. Vous avez donc sous les yeux tous les rouages de l'attraction passionnée, et vous pouvez juger des immenses bénéfices que doit produire le travail attrait, joint à une économie de mille pour cent, et autre fruit de l'association. En une année, en une seule année, la dette d'Angleterre serait payée intégralement avec la moitié du produit de œufs de poule; c'est un calcul intéressant que Fourier s'est amusé à faire lui-même, et par ses chiffres il reste victorieusement démontré qu'aussitôt le régime phalanstérien établi sur le globe, les pontes pondront, en une année, pour cinquante milliards de francs!

Maintenant, comment se partage cette masse énorme de bénéfices? Il n'y a plus de salaires, bien entendu; tous les associés sont rétribués par dividendes. La part est faite à chacun des trois agents de la production : capital, travail, talent, en raison directe de l'utilité et inverse de l'attrait. Le travail est la faculté industrielle la plus rétribuée, parce qu'il est la plus nécessaire; le talent l'est moins que les deux autres, à cause de ses agréments. Les travaux se distinguent, d'après le même principe, en nécessaires, utiles et agréables; les plus rebutants et les plus pénibles sont les moins rétribués. Et dernier lieu se trouve le talent, comme j'ai dit, dont la part serait encore assez riche, telle que Fourier la lui a faite.

« Chaque phalange voterait : — trois francs à Franklin pour l'invention du paratonnerre; — un franc à Racine pour sa tragédie de *Phèdre*; — deux sous à Lethran pour sa plus belle ode; — un sou à Haydn pour sa meilleure symphonie. De cette façon, pour peu que les phalanges s'élevassent au chiffre qu'a rêvé Fourier, celui de trois ou quatre millions, vous voyez que les hommes de talent se feraient encore de fort beaux honoraires. »

De la constitution hiérarchique et administrative de la phalange nous avons peu de choses à dire, vu son extrême simplicité. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'*unarque*, qui commande à une phalange, jusqu'à l'*ommarque*, qui est l'empereur du globe, la phalange métropolitaine étant située sur les rives du Bosphore. Il y a aussi le *duarque* qui régit sur quatre phalanges, le *triarque* sur douze, le *tétrarque* sur quarante-huit, et ainsi de suite : — le *dozuarque* régit sur un million de phalanges. Cette souveraineté est alternée, périodique, mobile, capricieuse; elle ne pèse point, n'offense point, n'emporte aucune attribution formelle; la loi élective a réglé les fonctions et les grades.

Tels sont les principaux traits du système de l'harmonie phalanstérienne. Nous n'avons pas besoin de dire que nous nous sommes toujours tenus, dans cette esquisse rapide, à la surface de la théorie de Fourier; l'espace nous manquait pour nous enfoncer dans les profondeurs de ses idées cosmogoniques et sociales. Ainsi avons-nous complètement passé sous silence cette intéressante partie de son système, où Fourier, considérant notre globe comme un malade, prend l'air de faire le médecin, le guérir, lui rendre sa force primitive, c'est-à-dire améliorer les terrains, donner de la régularité aux saisons, réchauffer et rafraîchir le monde, — grâce à une couronne boréale, espèce d'aubeau, semblable à celui de Saturne, qui se fixera sur le pôle nord, dissoudra ses glaces et rendra ses mers navigables. Alors les orangers fleuriront dans la Sibérie; les Botchs de l'Océan; l'antarctique leur amerra, se chaperont en une saison agréable; l'existence humaine sympathie de plus en plus longue, nous acquerirons des sens nouveaux, même qu'on nous posera des membres tout à fait inédits, et nous combler, nous aurons une lune nouvelle à la place de cette vieille et décrépite planète, dont nous avons eu jusqu'ici la sottise de nous contenter, nous autres les *créatures*. — Fourier d'ailleurs a fait justice lui-même de ces étranges imaginations, annonçant qu'il les sacrifierait de bon cœur, pourvu qu'on acceptât les parties sérieuses et pratiques de son système.

Nous avons donc le droit de laisser de côté toute cette faulx cosmogonie, bien que le principe en soit pourtant excellent. Fourier partait de cette idée, que les forces humaines, en s'associant, pouvaient, jusqu'à un certain point, améliorer la nature physique; mais il ne sut pas renfermer dans les limites du possible, et voulut simplement faire jouer à la créature le rôle du créateur; de là ses aberrations monstrueuses. — Il nous était bien permis également d'omettre la théorie chimérique de l'analogue, au moyen de laquelle les fourrieristes démontrent que le rayon jaune est le plus réfléchissant de tous les rayons, en sa qualité de rayon du *fauitisme*, que le li représente, dans l'ordre végétal, l'homme de bien, que le néphar est l'analogue du tartuffe, etc., etc.

Nous avons assez à faire déjà en nous burnant aux parties sérieuses du système; la encore se retrouvent, à côté de vues sages, ingénieuses, élevées, mille extravagances, qui semblent souvent toucher aux limites de la folie. Fourier a épuisé les ressources de son esprit, disons même de son génie, à extirper la misère; il a porté à la libre concurrence un coup dont elle ne se relèvera pas; l'association et la répartition du capital, du travail et du talent, sont deux idées déquies désormais à la science, et l'on peut dire que toutes les doctrines purement économiques des livres de Fourier est une des dernières et les plus belles et les plus fécondes des temps modernes. Mais pour son principe d'attraction passionnée, l'absurdité n'a pas besoin, je crois, d'en être démontrée. D'abord peut-on concevoir que le travail devienne jamais attractif, comme l'espère Fourier; peut-on s'imaginer une fatigue agréable, une peine divertissante? — Puis ce débordement de toutes les passions n'amènerait-il pas la ruine inévitable de l'humanité? Et devons-nous, en lâchant la bride à tous nos goûts, à tous nos penchants, croire, comme nous l'assure

(1) *Traité d'association domestique agricole*, t. II, p. 458.

Pourrier, que le jeu même des passions, leur jeu libre et sans frein amènera cet équilibre harmonique que leur compression n'a pu produire? — Il est vrai, le phalanstère à ici une réponse toute prête, et contre laquelle nous pouvons argumenter, vu qu'elle s'appuie sur l'inconnu : « Le milieu, dit-il, dans lequel les passions se développeront, devant être complètement changé, il est impossible de juger de leurs effets d'après le milieu existant en elles se mouvant aujourd'hui. » Très-bien ! nous n'avons plus qu'à nous taire.

Nous hasarderions bien pourtant encore une autre réclamation, en faveur de l'individu que le système de l'association absorbe évidemment dans la communauté, en faveur de l'égoïsme, qui doit souffrir singulièrement d'être ainsi réduit à néant ; — mais, encore un coup, nous n'avons voulu présenter ici qu'une esquisse de la doctrine et de la constitution phalanstérienne ; nous avons dû nous borner à exposer fidèlement les faits, et nous laissons volontiers à de plus habiles que nous le soin de les discuter.

Les Ports de France.

I.

TOLON.

La rade de Toulon est une des merveilles de la Méditerranée. Rien n'est plus gracieux que les courbes immenses de ses rivages ; rien n'est plus beau comme les montagnes qui la couronnent, comme le calme immuable et resplendissant de ses jours d'été. Un poète du seizième siècle, à qui l'amour seul ne n'avait pas plus souri que la gloire, a dit en parlant de la femme :

La beauté, c'est la perfidie.

Ce reproche, qu'on peut adresser à la mer en général, n'a plus aucun sens quand on l'applique à la rade de Toulon, dont la sûreté, au contraire, est connue du monde entier. Les vagues foraines n'ont jamais franchi les promontoires boisés de plus qu'il la forme, et, tandis que dans nos rades de l'Océan, les vaisseaux languent comme en pleine mer, ils sont aussi immobiles dans celle de Toulon, que les rochers le sont sur ses bords radoux.

L'étranger qui la visite est tenté de la prendre pour un lac. Ce n'est que lorsqu'il a franchi la moitié de son étendue qu'il aperçoit la passe, assez large cependant pour que des vaisseaux de ligne puissent la traverser de front.

À côté de ce chef-d'œuvre de la nature, les hommes devaient grouper les leurs. L'intention de Dieu était évidente. Il fallait que cet admirable golfe de la France dans le Midi, et qui lui jouait un rôle souverain dans les destinées des peuples méridionaux. Et, en effet, les mouvements se sont élevés sur ses rives ; les vaisseaux s'y sont perfectionnés et multipliés, et c'est de son sein que sont parties toutes nos escadres glorieuses : celle qui alla, sous la conduite de Bonaparte, conquérir l'Orient à la France ; celle qui délivra la Grèce agonisante des étreintes mortelles des Turcs ; celle enfin qui a tué l'Hydre de la piraterie, mal étouffée par Duprè, et qui nous a été une seconde France, à 150 lieues des rivages de la métropole.

Nos annales maritimes ne font mention que de deux expéditions mémorables auxquelles nos voiles victorieuses de la Méditerranée ne furent pas concourir : l'expédition d'Irlande et celle de Honolou. La fortune ne les seconda pas. Le temps dispersa la première, et la seconde ne sortit pas du port.

On ne sait rien de la naissance de Toulon. Son véritable fondateur est probablement quelque obscur transfuge de la grande famille phocéenne qui fonda Marseille. Les archives de cette ville remontent à peine au quinzième siècle. On y trouve qu'après René d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence, s'entendit aux conseils de Toulon, par ses lettres du 8 mars 1448, que cette ville et son port seraient désormais partie du domaine royal. De cette époque jusqu'au règne de Louis XIII, rien ne signala au monde l'existence de Toulon.

Le 26 décembre 1650, le fils de Henri IV écrivit aux conseils de Toulon de tenir en état permanent de guerre un certain nombre de barques, destinées au transport des soldats sur la côte. Il donna le commandement de cette flotte au cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux. L'innocence offensive de cette escadre était bien digne de l'amiral-prêlat qui la dirigeait.

En 1644, pendant que nos troupes envahissaient la Catalogne, le gouvernement de Provence eut avis que l'armée navale espagnole méditait une tentative contre une des places de son gouvernement. Cette place, qui alliait ainsi les avantages conquis par d'une nation maritime, ne pouvait être que Toulon. La sollicitude du gouvernement fut alors éveillée, et il lit armer trois vaisseaux de 200 parapousses de toile ou de parchemin et de 100 hommes d'équipage. À peu près le personnel d'une golette de nos jours. Ces vaisseaux furent embossés à l'embarcadere du port, pour la défendre.

Cette tentative avorta. Le gouvernement de Louis XIII, épuisé et absorbé par les guerres religieuses qui ensanglantèrent le royaume, oublia le port tranquille de Toulon, par lequel cependant les Espagnols, profitant de nos discordes, auraient pu facilement pénétrer en France.

Ainsi la France du moyen âge ne connut pas même l'importance de ce port. Les galères qui transportèrent les croisés en Palestine mirent à la voile de Marseille et d'Agues-Mortes, et la marine toulonnaise ne joua de rôle dans l'histoire qu'à partir du dix-septième siècle.

Mais Louis XIV, le roi des grandes choses, arrivait au trône. Il comprit de bonne heure qu'il pouvait créer une puissance formidable sur ses bords, ou l'Angleterre promenant orgueilleusement ses poupes dorées. Dès 1668, il fit creuser le port, avec telles machines qu'il convenait aux conseils d'employer. En 1679, un violent incendie Toulon

en comble beaucoup dans son histoire ! un violent incendie, secondant admirablement les projets de Louis XIV, devora l'arsenal sans importance que l'apathie des règnes précédents y avait créé, et lit place nette pour le nouvel arsenal, qui fut entrepris immédiatement, sur les plans de Vauban. La fondation en fut célébrée, à Paris, par une médaille représentant Bellon planant sur Toulon, avec cette légende : TOLON PORTUS ET NAVALIS. L'exergue portait la date : MDCLXXX.

On commença par construire les môles gigantesques qui encadraient l'arsenal ; on creusa la darse jusqu'à ce que les vaisseaux pussent y flotter librement, et les débris provenant du curage furent transportés sur la plage de Castigneau, dont ils exhausseront et consolidèrent le sol. C'est là qu'est bâti aujourd'hui le nouvel atelier des artifices de la marine, inconnu en 1840.

Voilà l'histoire succincte de ce port, dont l'importance est maintenant si grande, et le rôle si actif et si bon. Depuis Louis XIV, il a suivi les développements dont l'industrie et le progrès ont doté la France. Il a grandi avec elle, et ce sont les monuments et les richesses qu'il renferme que nous nous proposons de décrire.

Notre travail aura le triple avantage d'être utile à ceux de nos lecteurs qui ne doivent jamais voir le port de Toulon, à ceux qui l'ont vu et à ceux qui doivent l'explorer plus tard. Pour les premiers, ce sera un voyage aérielle et rapide à travers un monde dont ils ignorent les moeurs et les usages ; les seconds y retrouveront le souvenir des objets qu'ils y ont admirés ; les derniers, enfin, lorsqu'ils accompliront leur pèlerinage de curiosité à travers les choses que nous allons dépeindre, en saisiront bien mieux l'ensemble et la beauté, car on ne rapporte ordinairement d'une première visite à un établissement de ce genre, qu'une confusion de lignes et de couleurs, comme on ne rapporte de la première audition d'un grand opéra, qu'une confusion de sons, d'où se débrouillent à peine, le lendemain, les motifs saillants dont on a été frappé.

L'entrée monumentale du port de Toulon est postérieure de cinquante-huit ans à la construction de l'arsenal. Elle ne fut commencée qu'en 1758, sous la direction d'un chef d'atelier de sculpture du port, nommé Lange. Le dessin en est attribué à Lange par les uns, et à Taureau, son prédécesseur, par les autres. L'ordonnance est riche d'ornements, sinon de goût. Ces colonnes accouplées, d'ordre dorique, dont le fût, en marbre cipolin, est d'une seule pièce, saillissent de 162 c. sur le nu du mur, et reposent sur un socle commun aux deux côtés de l'entrée. Ces colonnes sont d'origine grecque, et des tronçons de ce marbre ont servi à l'érection des fontaines du port, remplacées aujourd'hui par la source au triple robinet, qu'on voit sur la place de l'arsenal.

La porte est arrondie en plein cintre. Son arc est de 2 m. 925 m., et la hauteur du double. L'imposte, qui suit toute la largeur de la façade, divise le fond de l'entre-colonnement en deux panneaux inégaux, dont les bas-reliefs, dus à Verdiguier, représentent, entourés en trophées maritimes, des vaincus, des gouvernails, des drapeaux, des voiles, des mâts, des armes, des carcasses de navires, des poulaies étranges et des coquillages fantastiques.

L'entablement est divisé par des triglyphes ; des emblèmes guerriers remplissent les métopes. Il supporte un attique, dont la face est partagée en trois compartiments, par des pilastres verticaux, et correspondant aux colonnes cipolines. Aux deux compartiments latéraux sont assises les statues de Mars et de Bellone. Mars, à gauche, est l'œuvre de Verdiguier ; Bellone, à droite, est l'œuvre de Lange. La pose de cette dernière statue est pleine de noblesse et de distinction. Elle respire à la fois le calme et l'indépendance, la paix et la guerre. Sa main droite s'appuie sur un bouclier, et de la gauche elle tient une épée au repos.

Cette belle figure contraste singulièrement avec la statue qui la regarde. M. Henri, auteur d'un excellent ouvrage sur Toulon, apprécie ainsi cette œuvre d'un artiste dont l'oubli a, du reste, dévoré le souvenir et presque le nom :

« Mars à la tête penchée pour regarder de côté. Il est difficile d'analyser aujourd'hui l'expression que l'artiste avait donnée à la physiognomie du dieu. Il avait voulu qu'elle inspirât sans doute la terreur : on n'y lit maintenant que la souffrance. La disposition des bras contribue encore à lui donner un air tout extraordinaire. De sa main droite, le dieu tient son épée croisée sur le bouclier placé à la hauteur de son épaule, attitude qui ne ressemble pas mal à celle d'un joueur de violon. »

Dans le compartiment central, entre ces deux figures, on lit en lettres d'or, sur un table en marbre gris : ARSENAL DE LA MARINE ROYALE. Un énorme bousson, entouré de drapeaux sculptés, s'élève au-dessus de l'attique. Cet écusson a suivi toutes les vicissitudes de nos révolutions politiques. Il a porté d'abord les armes royales, puis le bonnet et le niveau républicains, puis l'aigle impériale ; puis encore les armoiries fédérales ; enfin, en dernier lieu, on l'a rempli d'une ancre, véritable symbole de la marine, pour le soustraire à tout changement ultérieur.

Deux génies, ornement que le mauvais goût du siècle de Louis XV n'épargnait à aucun monument, deux génies agencés sur la corniche encombrée de coquillages, soutiennent, l'un un faisceau de palmes, l'autre, un faisceau de lauriers. Ils complètent le couronnement de cette porte, qui serait un chef-d'œuvre, si l'architecte, avec tant de talent, avait eu un peu de génie.

Les avenues de cette porte offrent, le matin, l'aspect d'un véritable marché. Des femmes du peuple viennent y étaler, à la clarté aveugle d'une lanterne aux vitres de corne, des tranches de morues et de poissons froids, des coquillages et des fruits indigènes. L'ouvrier qui se rend au travail s'y approvisionne pour la journée ; car, en hiver, il entre dans le port au lever de l'aube et n'en sort plus qu'au coucher du soleil.

Entrons maintenant ; franchissons cette porte sous laquelle ont passé tant de fètes couronnées, tant de princes, tant de

visiteurs illustres, tant de marins immortels. Mais, en passant, jetons un rapide coup d'œil sur le personnel qui garde cette porte, dont le canon du vaisseau-amiral règle les mouvements.

Voici d'abord les gardiens-portiers, proprement dits, chargés de fouiller les poches dont l'obésité leur paraît suspecte. Voici un planton de la chiourme, vieillard plus roué que tous les forçats ensemble et capable de reconnaître un condamné qui s'évade, sous tous les déguisements imaginables ; puis un piquet d'infanterie de marine, un piquet de gendarmes et un planton de la compagnie des pompiers, pour veiller à la sûreté du port ; un douanier et un préposé de l'octroi de la ville pour... Le ministère de ces gens-là est assez universellement connu et anathématisé pour que je me dispense de l'indiquer ; enfin, un planton de tous les navires en commission de port, chargé d'arrêter ceux de ses confrères qui vont courir des bordées. Croyez-vous que l'arsenal soit bien gardé contre toute espèce de surprise, d'évasion, de désertion, de contrebande et de vol ?

Le soir, quand la porte se ferme, le douanier reste de garde, du côté de la ville, le nez contre les gondes. Il veille à ce que les matelots n'emportent aucun trois points sur les épaules et à ce que personne ne sorte l'arsenal par la porte. La douane croit les hommes capables de tout.

Outre les postes qui sont logés dans les divers piquets de garde que nous avons énumérés, l'épaveur de l'entrée du port renferme encore un logement pour le capitaine de garde et un atelier qu'on a livré aux tailleurs des équipages de ligne. Dans le logement du capitaine, en face de la porte, se trouve un grand tableau numéroté et brisé de crochets, auxquels les contre-mâtres penlent, le soir, les clefs de leurs ateliers respectifs et d'où ils les retirent le matin, avant l'appel des ouvriers.

L'arsenal est devant nous. Du point où nous sommes, la vue est magnifique. Une longue allée, pavée en grès et jalonnée de jeunes platanes, s'étend depuis l'apote d'entrée jusqu'à un magasin général. Sur la droite, on voit la ligne de la corderie, longue de 570 mètres. Entre l'allée et la corderie, et parallèlement à leurs deux lignes, se déroule l'atelier des grandes forges, plein de lumière, de bruit et de fumée, et dont la longueur égale presque celle de la corderie. À gauche, nous voyons les bureaux de la direction du port, surmontés du clocher qui sonne le travail et le repos aux journaliers ; derrière ces bureaux apparaissent les mâts des navires, l'atelier de la mâture et de la voûte, puis les mâts curvilignes des cales couvertes et à leurs pieds, les deux pavillons, occupés par les écrivains de la direction hydraulique, l'entre-pôt l'atelier des housses ; enfin, le magasin général avec ses murailles robustes et sa toiture rapide, et tout cela couronné au fond par des montagnes que le soleil inonde de lumière.

Le gendarme qui accompagne ordinairement les visiteurs a un itinéraire officiel à suivre. Nous choisissons nous-mêmes cet itinéraire, parce qu'il est le plus simple et le meilleur que nous connaissions.

La place du port, qu'on trouve en entrant est couverte, à droite, d'une profusion de chaînes que les forçats déboulent et venissent avec une espèce de condron minéral nommé *cool-fer*. À gauche l'emplacement est vaste et libre. C'est là que se fait l'appel des ouvriers, à chaque reprise des travaux. Un pavillon reste hissé sur le clocher tout le temps que dure cette opération.

C'est là aussi qu'on exécute les forçats condamnés à mort par le conseil de guerre. Bien de plus solennellement horrible que ce spectacle. Tant le ligue est là, à genoux, tête nue et muet d'horreur, assistant officiellement au sacrifice de la victime de la justice humaine !

Immédiatement sur la droite est l'école de Maîtresans. Au rez-de-chaussée de cet établissement sont deux salles de dessin, dont l'une, occupée par les jeunes gens, l'autre, par les hommes mûrs. C'est dans ce sanctuaire que s'élaborent les plans des machines et des vaisseaux, et la marine compte dans ses rangs une foule d'hommes distingués qu'elle doit à cette école. Au premier étage est la salle de mathématiques ; au second, la bibliothèque de la marine. Dans une petite pièce au rez-de-chaussée on a établi une classe de musique.

Le rez-de-chaussée du pavillon oriental de la corderie est occupé par les *magasins des grandes forges*, entrepôts de toutes les grosses pièces de fer qui entrent dans la construction et l'armement d'un navire de guerre, telles que les chaînes, les crémaillères à rider les haubans, les ribs à vis, les ridages d'étais, les bosses à grilles, les poulies de fer, les coses qui s'amarront sur les cordages, les verrans et les cabillots, et tant d'autres pièces que le vocabulaire maritime a baptisées de noms étranges et barbares.

Ce magasin en renferme un second où est déposé tout le vieux cuivre provenant des bâtiments qui désarment.

Le premier étage de ce pavillon, après avoir servi d'atelier aux fileurs de la corderie est devenu aujourd'hui un entrepôt de chanvre. Dans les mansardes est établi le dépôt de la ferblanterie et de la chaudronnerie de la marine. On y voit, admirablement disposés sur des étagères en chêne, les pompes à vin, les purto-voies latérales, les fanaux de camélias, les lanternes des soutes, les gammelles, les casseroles, les chaudrons, tout ce qui constitue le service de cuisine des équipages à la mer ; et tout cela, d'une propreté rayonnante et d'un arrangement plein d'art et de goût.

Dernière ce pavillon, au nord, on voit une petite machine à vapeur, de la force de deux chevaux seulement, qui alimente toutes les fontaines de l'arsenal et qui fait monter 1,000 mètres en l'air par vingt-quatre heures. L'eau y arrive par des canaux souterrains, à travers la ville.

L'atelier des grandes forges fut commencé en 1840 et achevé en 1845. Il date de cette époque où M. Thiers lit croire à l'imminence d'une guerre européenne et permit qu'on chantât à Marseille sur les théâtres et dans les rues. L'épave atelier des forges occupait la partie des bureaux de direction, transformée aujourd'hui en caserne des pompiers. On avait en l'étrange fantaisie de réunir, sous le m^o.

es deux choses les plus incompatibles : le silence et le bruit, la plume et le marteau. N'en voulons pas trop à M. Thiérs, puisque sa fausse alerte de 1840 a rendu le repos à MM. les commissaires de la direction du port et créé un établissement magnifique où les forgerons chantent et travaillent à l'aise.

Quand on pénètre dans l'atelier des grandes forges, on se demande si ce n'est pas un spectacle pareil qui a donné lieu à la fable infernale des Cyclopes, forgeant des foudres dans les fourneaux de l'Etna. Qu'on se figure un hangar de trois cents mètres dont la fumée a rendu les murs plus noirs que l'épidémie d'un démon, et dans lequel sont alignés quatre-vingt-seize fourneaux où deux cents hommes fordent le fer, aux clarifs sombres du charbon minéral ! Ajoutez à cela le bruit des ventilateurs souterrains, les crépitements du fer rouge qu'on trempe, les marteaux qui montent dans l'air et retombent avec fracas sur les enclumes, et vous aurez une idée de ce tableau qui donne des éblouissements et des vertiges et qui aurait dérouter la palette de Rembrandt.

Une machine à vapeur de la force de vingt chevaux meut le ventilateur qui alimente, outre les quatre-vingt-seize feux

que nous venons d'indiquer, quatre grands feux dans une salle voisine. Elle fait fonctionner un marteau énorme que cinquante hommes ne pourraient peut-être pas soulever et qu'à cause de ces minimes dimensions, on a baptisé du gracieux diminutif de *martinet*. Une courroie de transmission brève la peinture dans un petit hangar voisin.

Cette salle renferme encore une machine à vapeur de la force de six chevaux, à basse pression qui fait agir un second *martinet* et qui pourrait, dans le cas où la machine de vingt chevaux serait dérangée, faire fonctionner, par un mouvement de transmission pratiqué en dehors de l'atelier, le grand ventilateur et les tours que la grande machine fait aller. Une seule chaudière tubulaire fournit la vapeur à ces deux machines. La plus petite peut fonctionner avec la vapeur qui a déjà produit son effet dans le cylindre de la grande dont les rouages marchent à une pression de quatre atmosphères.

Pénétrons maintenant sous les galeries voûtées de la corderie, si longues qu'elles se perdent dans les ténèbres. A l'extrémité opposée à celle où nous nous trouvons, on dirait les corridors immenses et sombres d'un cloître du moyen âge, sans les chants et les bruits qui



(Port de Toulon. — Vue prise en entrant à l'arsenal de la marine royale.)

s'élèvent au-dessus et à côté de nous! Les soixante-six arcades qui s'ouvrent à la façade sont répétées dans les trois nefs, dont les quadruples piliers soutiennent une succession de cent quatre-vingt-seize voûtes d'arc, au-dessus desquelles sont les ateliers du peignage et de la filature du chanvre.

Ces piliers, d'un mètre d'épaisseur, ont subi une étrange réparation. La pierre qui servit à les construire et qui date de la fondation même du port, est une espèce de grès indigène, d'un rouge clair et très-friable. Le temps rongea tellement ces piliers, qu'en 1822, ils menacèrent sérieusement de s'affaisser sous le poids des voûtes. Il fallut un prompt génie à cet état de choses assurant. Voici ce qui fut fait. Les piliers furent réduits

(1) 0,50 d'épais-



(Port de Toulon. — Ateliers de la corderie.)

seur, et on compléta leur épaisseur primitive d'un mètre, autour du noyau de grès restant, avec des pierres de taille dont l'équarrissage, comme on le pense bien, dut exiger une précision paradoxale.

L'appareil du *commettage* est la première chose qu'on remarque en entrant dans la corderie. Nous emprunterons encore à M. Henri la description pleine de précision et de clarté qu'il a faite de cet ingénieux appareil et de ce qui s'y rattache.

« L'appareil du *commettage* se compose de 288 tours sur lesquels sont enroulés les fils dont la torsion doit former les *torons*. Ces fils, qu'on appelle *fils de caret*, ont 0,002 d'épaisseur. Les tours sont réparés de douze en douze sur douze lignes étagées les unes au-dessus des autres, et sur deux

rangs disposés de manière à ce que les fils des tourets du dernier rang passent entre les vides que laissent entre eux les tourets du premier. Le même appareil se trouve reproduit dans la nef voisine, ce qui donne un total de 376 tourets. Ce nombre fournit au commettage autant de fils qu'il peut en avoir besoin dans les armements pressés. Dans l'ancien procédé de commettage à la main, les fils, se trouvant inégalement tordus, n'étaient pas tous soumis au même degré de tension. Les gros cordages, les câbles surtout en souffraient, parce que l'ensemble des fils ne pouvant pas opposer uniformément la même résistance, les plus tendus se rompaient et leur rupture entraînait, par suite, celle des autres. Pour éviter cet inconvénient, M. Hubert inventa le procédé nouveau que nous avons sous les yeux. Le nombre des fils de caret qui doivent former le *toron* passe par une plaque de métal percée d'autant de trous que le *toron* se compose de fils, et cette filière les introduit dans un cylindre de bronze qui les maintient tous réunis dans le même ordre, et les force à subir le même degré de torsion. Pour le com-

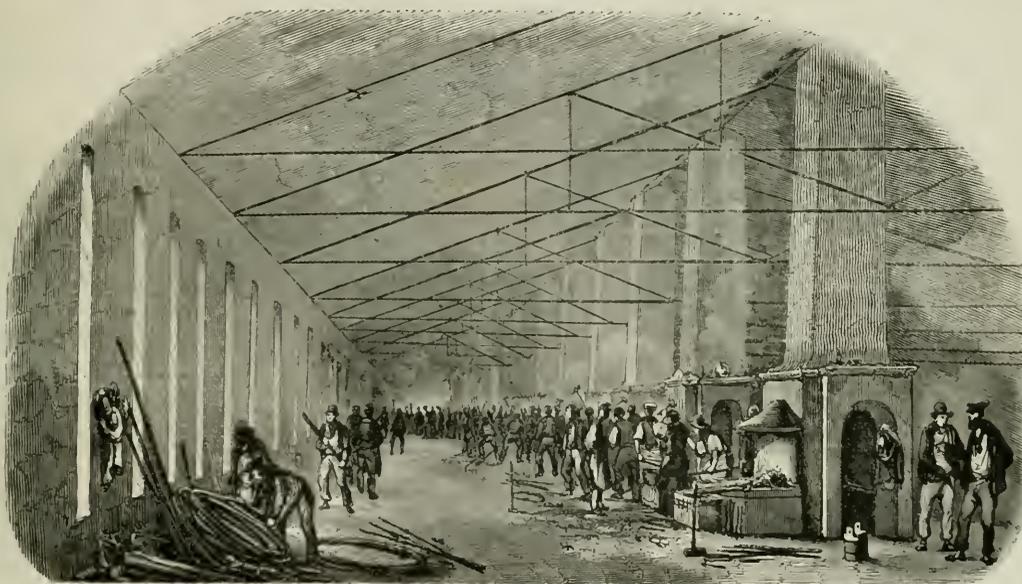


(Port de Toulon. — Porte de l'arsenal.)

mettage des nombreux fils formant le *toron*, ces fils, en sortant du cylindre de métal, vont s'attacher à un crochet fixé au *chariot*. Ce chariot est tiré en arrière par un câble enroulé autour d'un énorme treuil mis en mouvement par quatre chevaux. Le *dormant*, ou bout immobile de ce câble, est attaché parallèlement au manège. Il passe dans une poulie de retour qui le courbe à angle droit et vient tirer le chariot à l'aide d'une roue horizontalement placée au milieu de ce chariot. Cette roue horizontale, en tournant, communique le mouvement à un engrenage qui fait tourner à son tour les divers crochets du *ronet*.

« Une sonnette, placée à côté du manège, et dont le fil d'arcueil parcourt toute la longueur de la nef, avertit quand il faut tirer le chariot en abandonnant au mouvement en avant que lui imprime le raccourcissement opéré par le commettage.

« Avant d'être mis en corde, les fils de caret sont passés au goudron : le bâti qui se trouve au milieu du pavillon occidental contient l'étuve dans laquelle se fait cette opération. Pour reconnaître en tous temps les cordes qui appartiennent



(Port de Toulon. — Les grandes forges.)

à la marine royale, on les marque d'un fil laissé blanc, c'est-à-dire non goudronné, qu'on commet avec les autres. Examinez ce *grelin*, câble énorme, formé de *neuf torons* tressés ensemble; vous verrez à chaque *toron* le fil blanc se montrer par intervalles égaux et rapprochés.

« Le goudronnage du fil a pour but d'assurer sa durée, en le préservant de l'humidité. Des expériences faites à diverses époques, et notamment en 1741, 1745 et 1746, ont prouvé d'une manière irrécusable que les filins goudronnés résistaient plus longtemps que les filins blancs à l'action alternative de la mer et de l'air. Mais les filins blancs se conservent mieux en magasin. »

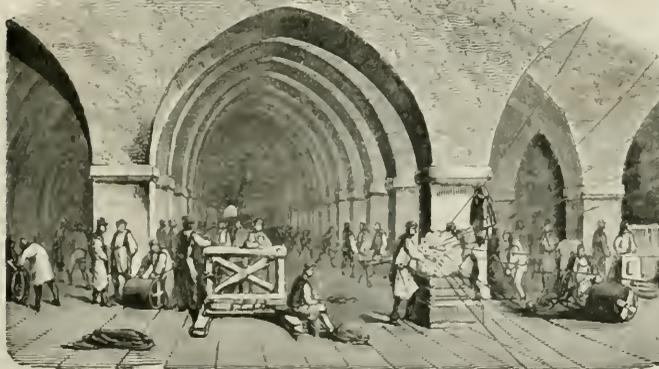
Depuis l'invention des câbles-chânes, la corderie, qui occupait de 7 à 800 ouvriers d'or, occupe plus que 200. Mais l'importance de cet établissement est assez grande encore

pour que l'on eût dû déjà remplacer, par une machine à vapeur, le grotesque treuil qui meut le chariot. Ce système barbare entraîne la présence éternelle de quatre chevaux, sous un hangar honteusement caché dans un coin, au dehors de la corderie, et perpétue une vilaine odeur au milieu de tout ce luxe industriel et guerrier.

Nous nous garderons bien d'introduire nos lecteurs dans l'atelier du peizange, où règne une atmosphère asphyxiante et un concert de toux qui déchire les oreilles. Nous ferons un retour rétrospectif vers l'entrée du port, et dans un prochain article, nous décrirons la ligne d'établissements qui s'élevait sur la gauche de la grande allée, en face de ceux que nous venons de visiter.

CHARLES PONCY.

(La seconde partie à un prochain numéro.)



(Port de Toulon. — Ateliers de la corderie, le commettage.)

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suite. — Voir p. 262, 282, 298, 311, 330, 312, 358, 391 et 110.)

XXIII.

RÉCONCILIATION.

Je détestais alors, je déteste encore un changement de domicile : aussi fus-je fort attrapé, en arrivant à Londres, de trouver mon ancien logement occupé par un étranger, et d'apprendre que, jusqu'à ce nouvel ordre, il fallait m'aller établir ailleurs. La maison qui me fut indiquée était confortable; mais le salon était à gauche de la porte d'entrée, et l'habituelle me conduisit toujours à droite. Mon salon et ma chambre à coucher ne communiquaient point directement; en sorte que pour passer de l'un à l'autre, j'avais à traverser le palier, ce qui me gênait pour déjeuner en robe de chambre, suivant mon usage à peu près quotidien; — enfin, dès le premier soir de mon arrivée, je pris à guignon la vieille femme en noir chargée de m'éclairer quand j'allais me mettre au lit : elle me régnait par ce que je sais qu'on dit d'étrange qui contrastait avec les douces façons de mon ancienne landlady.

La tête sur ce nouvel orçail, il me fut impossible de dormir, et mille pensées diverses me revinrent à l'esprit : — l'histoire d'Emma; — le bouleversement de mes anciennes relations avec mistress Fletcher Green; — enfin la rupture extraordinaire de mon amitié avec Daly, dont la conduite, nonobstant l'opinion d'O'Brady, avait été, selon moi, d'abord exempte de blâme, et ensuite on ne peut plus généreuse. La conclusion de mes réflexions fut que j'avais été entraîné vis-à-vis de lui à des procédés absurdes et immoraux. Le duel, envisagé de sang-froid, me parut le plus énorme de tous les non-sens humains, soit que l'offenseur blessât l'offensé, soit que le contraire eût lieu; il restait une troisième chance, — celle de l'offensé se blessant lui-même, — que je ne voulais pas faire entrer en ligne dans cette intéressante discussion.

Je ne dirai pas comment s'écoulerent les premières semaines de mon séjour; mais, de manière ou d'autre, trois mois étaient passés; novembre arrivait avec tous ses agréments de brouillards jaunes, de vent nord-est, de brumes glacées; — les hypocondriaques se préparaient à se pendre, et la consommation de l'arsenic allait doubler, — lorsqu'un jour, après déjeuner, je sortis le parapluie à la main, bravant une bonne épaisse, pour aller voir à la poste si je n'y trouverais pas une lettre de mon ami Hubert. Je pensais aussi à passer chez mon ami Hill, qui sans doute pourrait me donner des nouvelles de Daly, lorsqu'après avoir tourné deux rues, — par une de ces rencontres très rares qu'on ne le supposerait, — j'aperçus justement l'homme auquel je pensais, Daly lui-même, en chair et en os.

Nous étions sur les deux trottoirs opposés; je le vis et vis en même temps qu'il me voyait; — ce fut là un moment d'épreuve, un instant critique. Était-ce à lui, était-ce à moi de briser la glace? Nous échangeâmes encore un regard où le doute se peignait de part et d'autre; l'entraînement, je n'en doute pas, était réciproque; du reste, je ne saurais dire par quelle espèce de sentiment nous étions poussés tous les deux; seulement, je m'aperçus qu'il désirait traverser la rue et m'adresser la parole; — je désirais (et je pense qu'il s'en aperçut) traverser la rue et lui parler. Comment au juste se passa la minute qui suivit, ce n'est pas moi qui me chargerai de le dire; — mais au bout de cette minute nous pions étions serré la main, et nous cheminions paisiblement côte à côte.

Je me suis rarement senti plus mal à mon aise. Devais-je ou ne devais-je pas faire allusion à ce qui s'était passé entre nous? Naguère amis, nous l'étions encore : seulement un intervalle, une lacune, un hiatus quelconque, avait provisoirement suspendu les effets de notre intimité. Puis, ce qui compliquait encore la situation, je ne me sentais pas le courage de prononcer le nom d'Emma; et Daly, si rarement embarrassé, semblait craindre d'aborder ce sujet délicat; et le résultat fut que, pendant une minute ou deux, nous n'échangeâmes pas une parole; enfin Daly me demanda si j'étais établi à Londres. Comme nous étions en novembre, je ne me souciai pas de me compromettre par une réponse affirmative, et je lui dis qu'arrivé la veille, je repartais le lendemain (1).

« Un étrange monde que celui-ci, Gurney, s'écria Daly, qui recourait non à son sang-froid, mais vous êtes un garçon charmant, je dirai plus : le meilleur des charmants garçons. On vous a missans doute au comant de toutes mes affaires. Ne seriez-vous point fâché de venir dîner avec moi... et avec Emma? — Elle sera charmée de vous revoir... J'en serai charmé moi-même. »

Je trouvai Daly fort bien avisé de supprimer ainsi une foule d'incidents intermédiaires, survenus entre notre séparation et notre prochainement tacite. Son invitation me parut tout à fait à propos.

- « Je suis votre homme, lui dis-je.
— A six heures, reprit-il, nous dînerons seuls.
— Et vous logez?... repris-je.
— Duke-street, Manchester-square... Mais, continua-t-il, vous ne viendrez pas.
— J'irai, sur mon honneur! répliquai-je; pourvu que ma visite ne déplaie pas à mistress Daly.
— Bien au contraire, s'écria-t-il, elle désire vous montrer que son amitié n'a pas changé... pas plus que la nôtre ne changera désormais, je l'espère. »

(1) Le scrupule de Gilbert Gurney risquerait de n'être pas compris, si nous ne rappelions à nos lecteurs qu'il n'est pas fashionable de rester à Londres pendant que l'aristocratie est dans ses terres. Elle n'en revient guère que vers le mois de février ou de mars.

A ces mots, il me tendit la main, me jeta son numéro, et nous nous quitâmes, pour nous retrouver à l'heure indiquée. Dès qu'il eut disparu, je ne pus m'empêcher de songer que je venais de me ménager une entrevue embarrassante. Daly m'inquiétait peu, à vrai dire; je le savais homme d'esprit, et je venais de m'assurer, à son franc et cordial accueil, qu'il ne conservait contre moi aucun ressentiment fâcheux; mais à l'égard d'Emma, ma sollicitude était plus grande. Me pardonnerait-elle d'avoir voulu attendre au jour de son mariage? Interdirait-elle toute allusion moqueuse à mes prétentions sur son cœur? Ces questions m'embarrassaient, et je me battai de l'espoir que la présence de quelques convives étrangers, — de la belle-mère, au moins, et du major M.-e.-Giffin, — romprait la gêne de ce tête-à-tête à trois, que Daly m'avait promis.

A la poste, je trouvai une lettre de mon frère Cuthbert, en réponse à celle qui lui annonçait la mort de notre jeune mère. Cuthbert m'annonçait que l'état de sa santé, toujours plus mauvaise, l'obligeait sans doute à venir, du moins pour un ou deux ans, respirer l'air natal. Il m'engageait à peser mûrement la résolution d'un voyage aux Indes, à balancer les chances bien différentes que ce voyage pouvait avoir et pour ma fortune et pour ma santé, à consulter là-dessus des amis et des médecins. Il insistait, en finissant, sur la nécessité de prendre promptement un parti, mon arrivée là-bas devant précéder son départ, si je voulais profiter de l'influence qu'il avait acquise, et m'assurer le bon vouloir de ses associés, qui consentaient, d'ores et déjà, disait-il, à m'accepter en son lieu et place, au même titre et avec les mêmes avantages que lui.

Cette lettre, remplie de raison et d'affection, produisit sur moi le plus grand effet. Je pris d'abord la résolution de partir immédiatement pour la Péninsule indostanienne. De Broad-street au coin de Saint-Pauls-Church-Yard, ce projet demeura inébranlable; — lorsque j'atteignais Charing-Cross, il n'était plus tout à fait aussi arrêté; — enfin, je n'étais pas arrivé au bout de Saint-James's-street, que déjà mon parti était pris « de ne rien faire à la hâte », c'est-à-dire, en d'autres termes, d'attendre et de voir venir. Le lecteur, qui me connaît déjà, et à qui je n'ai pas dissimulé les imperfections de mon caractère, ne sera pas étonné de cette détermination si conforme à mes penchants habituels.

Je n'ai jamais très-bien compris ma répugnance à quitter l'Angleterre; c'est probablement une variété de cette nostalgie que ce mal du pays, qui force les Suisses à revenir dans leurs montagnes. J'avais beau m'exciter les avantages, et même les agréments d'un voyage aux Indes, Calcutta me semblait toujours un peu trop loin de Hyde-Park-Corner, où finissent pour moi les univers habitables. D'ailleurs, — à quoi bon le cacher? — pour un homme habitué à la terre, l'Océan a des dangers qui préoccupent l'imagination, surtout s'il a le pendant une nuit d'orage, — alors que la tempête ébranlait ses volets et sifflait dans sa cheminée, — soit les aventures de Falconer, de Drury et d'Ashton, — soit, dans l'histoire de Portugal, par Osorio, — les misères nautiques du capitaine Capral, du capitaine Aquilare et du capitaine Sodre.

Tous ces souvenirs se combinaient dans ma tête avec celui de quelques vers qui m'avaient frappé dans un recueil d'anciennes poésies :

Lavare marchand
Les mers va cherchant,
Qui souvent lui font,
De son avare,
Très-bonne justice,
L'absolument au fond.

Et le résultat de toutes ces réflexions fut de remettre au lendemain ma réponse à Cuthbert. Pour un homme de mon caractère, cette première remise pouvait aboutir à un silence indéfini.

XXIV.

O HYMN! O HYMNEM!

Il est une chose dans la vie que les gens les plus incéds n'ajournaient jamais au lendemain : c'est d'aller dîner chez un ami qui les attend. J'avouerai pourtant que je ne voyais pas approcher l'heure de me mettre en route sans une sorte de répugnation nerveuse. J'allais subir une épreuve difficile, j'allais contempler un bonheur, une opulence que j'avais rêvé devoir être miens. Il faudrait, non-seulement cacher d'indignes regrets, mais me réjouir, et me réjouir sincèrement, du bien-être et de l'élévation au milieu desquels j'allais trouver la perdue Emma et l'époux qu'elle avait choisis. Ils devaient se croire enivrés par moi, et j'aurais à leur prouver le contraire; mille détails, mille objections m'attendaient donc à ce dîner, que j'aurais voulu pour tout au monde remettre encore de quelques jours.

Je m'hâtaillai cependant, et je demandai un fiacre. — Un fiacre! Quel regard de pitié! Dely, le riche Daly, n'allait-il pas jeter sur ce modeste équipage? J'y montai, la rougeur au front, prenant soin que le lièvre dont il était amplement garni n'accroûtât à bas des soie aucune paille indiscrette. La route fut longue. Pourtant mes vieux amis, le Temps et la Patience, vinrent à bout de tous les obstacles, et lorsque nous fûmes entrés dans Duke-street, mon domestique, allant aux informations, fit signe au cocher de s'arrêter devant une boutique de marchand de modes. Sur ce, persuadé qu'il y avait indubitablement, je mis la tête à la portière, et demandai à mon lièvre Peter où diable il avait la tête; mais il me répondit, avec le plus respectueux sang-froid : « C'est ici, monsieur; c'est le n.°... »

La porte, au même moment, fut ouverte par une grande fille aux cheveux de blasse, aux yeux de poisson, à l'épiderme parcheminé, que j'entrevis à la vacillante clarté d'une chandelle de suif, mal protégée contre la bise par le tablier de cette négligante sousbotte.

« Vous vous trompez, » dis-je encore à Peter; et Peter,

bien qu'il se fût déjà renseigné, crut devoir poser de nouvelles questions qui leveront tous mes doutes. La porte bourgeoise à laquelle on avait frappé, l'espece de Ceudrillon que nous éclairait, tout cela faisait bien partie de l'établissement on Bob Daly et sa charmante Emma devaient ensemble l'écheveau doré de leur existence. Je n'avais pas précisément deviné chez mon ami une si grande simplicité de coëts; mais, après le premier moment de surprise, je pris mon parti de voir l'étrange et s'éclaircir plus tard, et je suivis, sans mot dire, la sousbotte aux larges épaules sur un escalier où deux personnes ne pouvaient passer de front. Elle me conduisit dans un salon très-propre, mais de fort petite dimension, et meublée très-évidemment pour l'usage du public. L'élégance des appartements garnis n'est jamais celle du chez-soi bourgeois; elle se distingue par un mélange de luxe et d'économie plus difficiles à définir qu'à reconnaître. Une longue baguette noire soutenait des trois livres qui éclairaient cette petite pièce une draperie brune foncée et là par quelques étoules de cuivre, d'où rayonnaient éventuellement mille plis de calicot jaune; les chaises étaient en bois noir avec des clous dorés pour rappeler les étoiles des rideaux; Je sola, trop court à proportion de sa largeur, semblait avoir été coupé sur la mesure du panneau qu'il décorait; la glace, ou plutôt le miroir placé au-dessus de ce meuble affectait une forme circulaire, et les mêmes clous dorés qui ornaient les chaises se retrouvaient autour de son cadre. La chambre était d'ailleurs remplie d'une atmosphère épaisse, moitié fumée, moitié brouillard, — et l'odeur du mouton rôti occupait du haut en bas toute la maison.

Daly vint bientôt me trouver, et son accueil fut tel que je m'y attendais; ce n'était pas lui, d'ailleurs, qui m'embarrassait le plus, mais bien cette Emma qu'il me semblait impossible de rencontrer, sans qu'une émotion mutuelle, — si bien contenue qu'elle fût d'ailleurs, — ne se révélât au fond de nos cœurs. Elle parut après quelques instants. J'avais compté sur un soupir, une rougeur, qui sait? peut-être une larme, mais elle vint à moi sans que ses joues eussent changé de couleur et avec aussi peu de trouble que si nous nous fussions quittés la veille au soir, au sortir de quelque bal.

« Comment vous portez-vous? » me dit-elle, en me serrant la main; puis elle ajouta... devinez ce qu'elle ajouta; — je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. « Monsieur Daly, dit-elle, elle l'apprit monsieur tout comme moi, cette cheminée fume abominablement. — Abominablement, reprit Daly; nous ferions mieux d'ouvrir une fenêtre. »

« C'est cela, répliqua Emma, et de laisser entrer le brouillard. Vous avez vraiment de bonnes idées. Dans quel horrible trou vous nous revoyez, monsieur Gurney! »

Cette apostrophe me parut gênante. Au fond, je partageais l'opinion de ma belle interlocutrice, mais sans savoir jusqu'à quel point il pouvait être convenable de m'expliquer franchement à cet égard. Daly me tira de peine, en prenant la parole.

« Pas tout à fait aussi horrible que vous voulez bien le dire, ma chère amie; mais il a le malheur d'avoir été choisi par moi, et cela suffit pour que vous l'avez pris à guignon... Aimez-vous le mouton? reprit-il en se retournant vers moi pour changer d'entretien. »

« Je ne sais pas si monsieur l'aime, interrompit Emma, sans me laisser le temps de répondre; mais je suis sûre qu'il le sent. »

« Comment voulez-vous, chère amour, que dans une petite maison la cuisine soit inodore? — Merci, » répliqua la dame, et s'adressant à moi : « A vrai-ment, ces beaux-esprits ont répondu à tout, dit-elle avec em-tement. »

« N'y pensons plus, et dinons, reprit Daly; j'ai un appétit désordonné. »

« Je n'ai jamais fait à Londres, » remarqua mistress Daly.

Cette conversation étoit monotone non oreille plus encore que l'appartenance n'avait étonné mes yeux; heureusement, et comme pour donner le temps de me remettre, la sousbotte ouvrit la porte, faisant signe à Daly qu'on le demandait. Il se rendit pas sur-le-champ à cet appel, et alors, par une pantomime expressive, la sousbotte lui montra un papier qui me parut devoir être quelque facture importante; mon malheureux ami sortit en grommelant, soit après le marchand qui l'envoyait, soit après la maladroite femme de chambre. A peine nous eûmes-ils quittés :

« Eh bien! monsieur Gurney, me dit Emma d'un ton décidé, bien des choses ont changé depuis que nous nous sommes vus; vous avez dû me croire fou et apprenant que je m'étais laissée enlever. Je vous assure que je commence moi-même à être de cet avis. »

Elle aurait pu parler longtemps sur ce ton, sans que je succusse à l'interrompre, tant j'étais absurdi de cette assurance, de ce brusque sang-froid, de l'étonnante métamorphose qui s'était opérée dans les manières et le langage de mon ex-passion. Son repentir et la manière si nette dont elle s'en expliquait avaient encore augmenté ma surprise. Quand il fallut parler, je ne trouvai dans mon esprit que cette remarque peu compromettante :

- « Il arrive, en effet, d'étranges choses.
— Et bien attendues, reprit Emma, car si j'avais su... »
— Elle s'arrêta sur ce mot, qui lui était échappé par mégarde, et je me hâta de rompre les chiens :
« Mistress Haines se porte bien?
— Maman? dit Emma; c'est mistress Mac-Giffin, que vous voulez dire?... Sa santé est assez bonne; mais, — vous pouvez le supposer, après ce qui s'est passé, — son humeur s'est un peu agrie... A propos, j'oubliais... le major était de votre duel? »

Cette question fut pour moi un nouveau sujet de m'ébahir. Je ne pouvais comprendre le ton dégagé sur lequel on me parlait ainsi de ces sujets délicats auxquels moi, ni Daly, dans nos conversations précédentes, n'avions eu faire l'allusion la plus détournée. A ce moment, mon ami entra, et je lui en suis gré, car je ne sais où la conversation se fut arrêtée sans cet incident favorable.

Daly, — je ris encore en y songeant, — venait demander les clefs du vin à son aimable moitié; et celle-ci le rudoya fort devant moi, pour n'avoir pas songé plus tôt à ce détail domestique. J'épargnerai à mes lecteurs le détail de cette petite querelle, qui me parut, il m'en souvient, un modèle d'absurdité. Finalement, les clefs se retrouvèrent, et mon hôte passa dans un cabinet voisin, où, — grâce à la légalité des portes qui nous séparaient, — j'entendis le cri du tiro-bouchon dans le liège, et la détonation des zoulous bruits étranges, que Daly, dans ses jours de folie, s'amusa à contrefaire derrière un paravent, pour la plus grande satisfaction des gens qui aimèrent ce genre de facéties.

« Trouvez-vous M. Daly bien changé? me demanda Emma, presque à demi-voix.

— Mais non, répliquai-je; il est toujours à peu près le même.

— Oh! reprit sa femme, il se tient si mal depuis quelque temps... Enl'ait-il mangé et il boit trop. Cela le rend lourd et maussade.

— Daly maussade?... Permettez-moi de douter que cela soit possible.

— Eh bien! je ne sais pas, » dit Emma.

J'étais sur des charbons ardents; il me semblait difficile, en effet, que Daly n'eût entendu pas notre conversation, puisque nous venions d'entendre si distinctement le glou-glou du vin qui passait de la bouteille verte dans les carafes de cristal. J'essayai de le faire comprendre à mon aimable interlocuteur par une petite toue discrète, et un regard jeté sur le cabinet. Cette télégraphie muette me réussit merveilleusement: mistress Daly en saisit toute la portée, et, avec un petit mouvement d'épaules parfaitement dédaigneux:

« Il est descendu, » me dit-elle.

Parbleu! — pensai-je, — ce n'était pas la peine de vouloir tuer Daly, pour n'avoir enlevé une femme si parlée. Et, jetant de nouveau les yeux sur Emma, je cherchai vainement en elle cette grâce, cette élégance que j'avais si fort vantées à Daly, et que ce perspicace ami ne vantait si fort à son tour. Celle que je voyais naguère comme une jeune sylphide au front pur et sérieux, — agitée maintenant par une espèce d'excitation nerveuse, — promenait çà et là des yeux hâzards, et semblait ne pouvoir tenir en place: — une espèce de reine fort désagréable, affectant l'expression de son visage, — et sa voix avait pris une rudesse criarde d'un effet particulièrement désagréable.

XV.

DINER INTIME.

Le moindre bruit, dans cette maison, pareille à un château de cartes, arrivait distinctement à mes oreilles. J'entendis Daly, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, commander à un valet la grande portière bloufasse qui constituait à elle seule tout le service du ménage. Je l'entendis discuter sur la place des bateaux à heures, et sur la manière de servir le déjeuner. Qu'on juge si je fus dupé de sa petite comédie, lorsqu'il termina nettement et demanda, sans avoir l'air d'y toucher: « Eh bien, chère, vas-tu bientôt servir? »

Mistress Daly, qui avait entendu comme moi le dialogue de son mari et de la bonne, me lança un regard d'intelligence qui me fit monter le rouge au visage. En ce moment, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et le factotum femelle annonça que le dîner était sur la table.

Mon hôte commença par une espèce d'apologie fort embarrassante sur l'exigence du repas qu'on allait m'offrir. Elle fut brusquement interrompue par sa douce compagne:

« Voyons, voyons, dit-elle, M. Gurney ne s'attendait pas à faire ici un très-bon dîner... Servez-lui de ses maigraucoux... Ils pourraient être plus frais.

— En revanche, le mouton n'est pas cuit, reprit Daly.

— Et nos pommes joliment servies, ajouta sa femme. Oh est Robinson? » ajouta-t-elle en regardant sa suivante, avec une espèce de fureur concentrée.

— La jeune fille, — jugeant que sa réponse n'était pas faite pour l'oreille du public, — se pencha sur l'épaule de sa maîtresse, et lui dit à demi-voix:

« Robinson va rentrer, madame; il est allé coiffer le vieux monsieur du numéro 16, et reviendra aussitôt qu'il aura fini.»

Ce discours, dont la teneur était parfaitement claire, impliquait un fait assez bizarre: — à savoir que mon ami avait pour adjointe un garçon coiffeur du voisinage, lequel cumulait avec la profession de perruquier, les profits éventuels d'une domesticité de hasard. Et j'avoue que je ne comprenais pas comment mon ami, que j'avais vu, — n'ayant pas le son, — vivre en parfait gentleman, était si fort déchu depuis qu'il avait fait la conquête de la Tison d'or.

Je ne saurais dire ce qu'il était au juste le sherry qu'on me fit boire, ni ce que j'éprouvai en variant Emma, — jadis si délicat et si recherché. — prendre du porter à même un peu d'étain. Daly regardait la chose avec un parfait sang-froid. Le mouton, — comme il l'avait annoncé, — ne valait rien; il résistait lièrement au tranchant des couteaux. Des choux-fleurs trop odorants et des pommes de terre à la fleur tiédie de ndr, composaient tout le service en légumes. Les macaronis, — dont j'essayai d'avalir une trentaine de centimètres, — ressemblait à des tritons de pipe convenablement ramollis dans de l'eau bouillante. J'en fis-ais l'analyse, avec une sorte de satisfaction curieuse, qu'il me semblait disparaître dans une espèce de tourbillon qui sentait la pomme; cela venait de m'être enlevée par les mains de Robinson, — ce qui même m'aurait pu se prononcer tout à l'heure sur la tête du vieux monsieur logé au n° 16. La figure d'Emma, je dois le dire, exprimait en ce moment la satisfaction la plus vive, et son amour-propre était évidemment rassuré par la présence consolante de ce jeune *merlan*, qui désormais resta seul chargé du service.

La conversation de mes deux hôtes peut s'analyser aisément; c'était une contradiction perpétuelle à propos de bœuf et à propos de rien. Si l'un se trouvait avoir trop chaud, l'autre

était zélé. Si la femme trouvait de l'esprit à M. Wilson, M. Wilson était, au dire du mari, l'homme le plus empuéty de Londres et des environs. Ainsi de suite, jusqu'à un moment où mistress Daly lui fit de battre en retraite: alors, et seulement alors, son mari se trouva d'accord avec elle, et ne mit aucun obstacle à sa sortie. Quand nous fûmes seuls, il s'installa au coin de la cheminée, posa ses pieds sur les chenets et me dit, avec l'air d'une conviction profonde:

« Eh bien! mon cher Gurney, ne volait-il pas de grands changements depuis que nous nous sommes quittés? »

J'étais à peu près les mêmes paroles que m'avait adressées sa femme, tandis qu'il débouchait le vin avant le dîner. Seulement, elles furent dites *piu animato*, et sur un diapason très-convenable.

« Vous aviez dû être bien surpris, continua-t-il, de nous trouver vivant ici et vivant ainsi.

— Mais non, repris-je, il me paraît tout simple que, même avec de la fortune, quand on songe à l'avenir, on ne...

— Allons donc, mon brave ami, vous ne croyez certainement pas que moi, — que Boh Daly, — le Bob que vous avez connu, — je consente à végéter dans un premier étage de Duke-street, Manchester-square, si je pouvais habiter ailleurs et dans de meilleures conditions... Mais, vous savez notre histoire? Nous avons été rases.

— Rases, répétai-je, ne sachant au juste quelle portée il fallait donner à cette expression singulière.

— Positivement rases, recommença-t-il..., mais ne parlons pas trop haut. Je vous croyais au courant. Blinkinsop a pris la fuite...

— Qu'est-ce que Blinkinsop? m'écriai-je.

— Blinkinsop? c'est le plus grand coquin qu'on ait encore omis de pendre. »

Et il entra, — toujours *sotto-voce*, — dans les détails d'une épouvantable friponnerie dont Emma et sa mère étaient devenues victimes. Blinkinsop était le subroge-tuteur d'Emma, l'exécuteur testamentaire de M. Haimes. Il avait abusé de ses fonctions, — violé un dépôt sacré, — perdu à la Bourse toute la fortune de sa pupille. Toutes ces inamies ne s'étaient découvertes qu'après le mariage de Daly, et lorsqu'il avait réclamé ses comptes. Ce n'était donc point par choix, mais par nécessité que le nouveau ménage avait adopté une manière de vivre aussi réduite et aussi modeste.

Daly ne s'en plaignait qu'à moitié; mais il m'avoua que ces revers de fortune avaient notablement changé le caractère et l'humeur de sa femme. Je ne m'en étais, hélas! que trop bien aperçu: je pus m'en convaincre mieux encore, lorsqu'un bout d'après-midi, frappant rudement à la porte, elle vint nous dunder, en termes passablement aigres. Si nous voulions qu'elle nous envoyât le diable, ou si nous le préférons avec elle au salon, j'arrêtais par pure politesse cette seconde alternative, et jusqu'à onze heures, je traînais comme je pus le bout de la conversation, mais je déclare que j'en avais assez, lorsque deux ou trois hoülements de mistress Daly m'avertirent que mon départ lui serait particulièrement agréable. Je me jetai aussitôt sur mon chapeau, et me gardai bien de demander un fiacre, de peur que l'adjutant Robinson ne fût déjà retourné à son magasin.

Notre séparation ne ressembla guère à ce qu'elle eût été un auparavant. Mistress Daly se frottait les yeux, et chahutait sur ses jambes; la physiognomie de son époux exprimait l'abattement et l'ennui.

« Gurney, me dit-il, je suis charmé de vous avoir retrouvé. Entre nous les belles phrases sont inutiles; seulement laissez-moi espérer que nous voilà tous ainsi jusqu'à la fin de nos jours. Je ne vous retiens pas aujourd'hui, mais je compte bien que vous vous reviezrez. »

Je le lui promis, — sans imaginer comment mes visites pourraient désormais lui être agréables, — et je revins chez moi, frissonnant à la pensée du danger auquel m'avait heureusement soustrait la trahison de mon ahoutix ami.

(Theod. Hook's Popular Tales.)
(La suite au prochain numéro.) O. N.

Les races de chevaux en France.

(Premier article.)

La France, dont le sol est si varié, si riche, si propice à l'élevage du cheval, est pourtant sous ce rapport bien en arrière des autres pays. La consommation, surtout celle du cheval léger propre à la selle et à la cavalerie, ne peut s'y satisfaire, qu'au moyen de l'importation étrangère qui amène périodiquement en France un nombre de chevaux dont le chiffre varie annuellement en moyenne entre 12 et 15 mille, et cependant, on trouve sur notre sol tous les éléments possibles de prospérité agricole. A ceux qui disent que peut élever facilement, et à bon marché, une grande masse d'animaux, de manière à satisfaire sur une large échelle tous les besoins variés du pays, il faut de vastes espaces, tels que nous en offrent les magnifiques propriétés des bords de la Grande-Bretagne, d'Irlande, de la Belgique, de la Hollande, de la Prusse, dans le Mecklenbourg et le Holstein, dans certaines parties du Hanovre et surtout dans les steppes russes et polonaises, nous répondrons qu'en France, malgré le morcellement toujours croissant des propriétés, les riches herpages de la haute et basse Normandie, les hautes de la Bretagne, les plaines de la Bresse et du Limousin, certaines parties de l'Auvergne et une foule d'autres localités offrent à l'élevage du cheval les conditions les plus favorables. La même chose, malgré les fautes et les errements de l'administration chargée de diriger l'important service des haras, malgré aussi l'ignorance et l'incurie d'un grand nombre de propriétaires et d'éleveurs, notre sol possède encore des races nombreuses qui ont toutes des qualités diverses, des caractères distinctifs et variés. Il suffit de les connaître pour les apprécier.

Il y aurait des volumes à écrire sur les moyens à employer

pour augmenter en France la production de l'espèce chevaline, mais tel n'est pas ici notre but. Nous devons nous contenter ici seulement de passer en revue les différentes races que produit notre territoire, d'exposer leur histoire, leur spécialité, les services auxquelles elles sont propres, et les qualités qui les distinguent le plus particulièrement.

La matière est tellement riche que nous pouvons pour ainsi dire choisir au hasard. Ce sera même un moyen de mettre plus de variété dans ce travail. Aussi parlerons-nous aujourd'hui à la fois des races propres à la selle et de diverses races de trait, du cheval limousin et normand, de même que du cheval poitevin, percheron ou breton, sans oublier une race de trait particulière, celle du cheval cauchois. Nous commencerons par dire quelques mots du cheval poitevin, dont la destination principale est le tirage lourd et lent.

Cette race, originaire du Poitou, est appelée poitevine bien que les individus qui la composent naissent et soient élevés, pour la plupart dans les plaines non peu humides qui sont dans les environs d'Alençon. Car le Poitou, qui pourrait les fournir, n'en produit pour ainsi dire pas, parce que toutes les juments s'y sont plus ou moins employées à la production des mûlets, qui trouvent un débouché avantageux en Espagne, dans les colonies françaises et dans nos possessions d'Afrique. Dans sa jeunesse le cheval poitevin est fréquemment employé à l'agriculture; quelquefois même il ne quitte pas ce service, bien que sa spécialité soit le gros roulage et surtout le halage des bateaux. On les voit en grand nombre sur les bords du Rhone, remorquant à la remonte les bateaux de marchandises qui se dirigent vers Lyon. Un attelage de deux balais se nomme une *courbe*, et plusieurs courbes constituent ce qu'on appelle un *rhum*.

Ces chevaux de race poitevine sont de haute taille: elle varie de 1 mètre 62 à 1 mètre 61 centimètres. Leur tempérament est d'ordinaire lymphatique. Malgré la largeur de sa croupe et de son poitrail, ses formes musculaires et la force de ses pieds, le cheval poitevin n'est pas renommé pour son énergie. Aussi doit-il principalement à sa masse et à son poids de pouvoir entraîner facilement un pesant fardeau.

Le cheval percheron, moins lourd, plus solide, plus dur à la fatigue, capable de bien mieux supporter les intempéries et les longues abstinences, doté de beaucoup plus d'énergie, a précisément toutes les qualités qui manquent au cheval poitevin. Moins grand que ce dernier, car sa taille varie habituellement entre 1 mètre 52 et 1 mètre 55 centimètres, le corps arrondi, la croupe courte et large, il doit une partie des avantages qui le distinguent à son éducation rustique au milieu des pâturages du Perche, ses yeux et bien moins abondants que ceux qui sont élevés les chevaux de race poitevine. Le cheval percheron est un vigoureux trotteur: aussi est-il éminemment propre au roulage rapide. C'est par excellence le cheval de poste ou de messagerie; mais il ne conserve ses qualités qu'autant qu'il reste entier: car aussitôt qu'il est coupé, il dégrènera et perd une partie de sa force et de son énergie. La multiplication des entrepôts, de transport assure des débouchés avantageux aux produits de cette race, qui sont chaque jour plus estimés.

Une autre race non moins précieuse que la race percheronne, mais destinée à un tout autre usage, est la race limousine. De tous les chevaux français, ce sont les limousins qui ont le plus conservé des caractères des races orientales. Le cheval limousin est dit, dit-on, un cheval arabe pur sang croisé avec des juments de race également distinguée. En effet, on rencontre dans les individus de cette race, la tête très-fine, sèche et un peu longue, qui rappelle la physiognomie du cheval arabe. Le corps est un peu arrondi, quoique svelte, et ses formes tiennent pour ainsi dire le milieu entre celles de l'espagnol et de l'arabe. Sa vigueur, sa légèreté, sa souplesse, sa grâce, l'élégance de ses allures, jointe à beaucoup d'haleine et d'énergie, le rendent exclusivement propre à la selle; et, d'un autre côté, son intelligence et son aptitude à recevoir de l'éducation, en font un cheval modèle comme cheval d'école ou de manège.

Autrefois on élevait ces chevaux non-seulement dans le Limousin, mais encore dans une partie du Périgord et de l'Auvergne. Le cheval limousin, contrairement à ce qui a lieu pour les autres chevaux qui peuvent servir quelquefois dès l'âge de trois à quatre ans, doit être attendu jusqu'à sept ou huit ans; mais dès lors il peut durer jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Ces chevaux jouent à la force la vitesse et le fond, et rendent encore d'excellents services à un âge où tous les autres chevaux sont usés, manquant d'haleine et de pieds. On peut dire, jusqu'à un certain point, des chevaux limousins ce qu'on disait des barbes: *ils meurent, mais ne vieillissent pas*.

Comme exemple de la persistance et de la durée de ces chevaux, le colonel Car, au milieu d'un dictionnaire d'équitation, et auquel nous nous appuyons pour quelques-unes de ces données, cite spécialement l'*Emblette*, cheval limousin, monté par Napoléon de 1806 à 1811, qui, alors, entra au manège de Versailles, et ne fut réformé qu'en 1827, et le *Léger* qui, monté en 1807 par le grand écuyer, M. de Caulhencourt, existait encore en 1853 dans les écuries de son fils.

Plusieurs causes ont amené la dégradation et la stérilité de cette belle race, qui fournissait autrefois de chevaux les carriés de la cour, et de montures les grands seigneurs et les officiers généraux. Le maréchal de Turenne fit la plupart de ses campagnes sur un jument limousine, dite *Pie*, qui avait tiré de ses domines. Aujourd'hui, cette race donne à peine, d'après l'autorité que nous avons citée tout à l'heure, 200 beaux chevaux par an.

Une des principales causes de cette dépréciation a consisté dans des croisements mal combinés. Aujourd'hui, on cherche à réparer le mal en recourant à l'étalon anglais. Depuis ce moment, il s'est arrêté, et même on a obtenu une amélioration sensible dans le nombre et le choix des produits.

Les races dont nous venons de parler sont exclusivement

appropriées soit au trait, soit à la selle. Une autre race française, la cotentine, donne des sujets qui servent également pour la selle et pour le carrosse.

On prétend que ce cheval, appelé cheval normand ou cotentin, a été amélioré par les barbares qui sont venus autrefois du Danube s'établir en Normandie. Quoi qu'il en soit de cette opinion, dont nous laissons la responsabilité à son auteur, il paraît cependant à peu près certain que cette race a reçu à diverses époques du sang oriental, et tout nouvellement du sang anglo-arabe.

Ce qu'on appelle la plaine de Caen, c'est-à-dire tout le pays qui s'étend autour de Caen jusqu'à une assez grande distance, et même



(Les races de chevaux en France. — Cheval caechois.)

d'un côté jusqu'aux environs d'Alençon, de l'autre au delà de Bayeux, non loin des limites du département de la Manche, peut être considéré comme le foyer principal de la race normande. Ce pays produit de grands chevaux de selle fort estimés, et dont la taille va quelquefois jusqu'à 1 mètre 66 centimètres. Ces chevaux servent à monter la grosse cavalerie. Les chevaux de la garde municipale à Paris en sont le type le plus complet et le plus exact. Ils servent aussi beaucoup comme carrossiers de luxe, ce à quoi ils sont également propres à cause de leur poitrail large, de leurs épaules musculueuses et de leurs fortes articulations. Comme tous les individus qui appartiennent aux races nor-



(Les races de chevaux en France. — Chevaux pottevin.)

mandes, et valme ou bovine, ils ont le tempérament lymphatique. On a remarqué qu'ils étaient souvent sujets aux maladies, surtout à Paris. Aussi, sous le point de vue de la santé et de la conservation, retire-t-on un meilleur service des chevaux appelés chevaux du Nord. On a effectué des croisements de ces chevaux normands avec les chevaux anglais. Ce croisement a fait disparaître le chancre légèrement busqué qu'ils devaient à des alliances septentrionales. Si, en rachetant ce défaut, on a amélioré, sous le rapport de la forme et de la beauté, les individus issus de ce croisement, il faut convenir aussi, qu'en diminuant l'ampleur des ossements, on a retiré à l'animal de son haleine et de son énergie.

Les chevaux cotentins, plus précoces que les limousins, peuvent servir à quatre ans, mais ce n'est qu'à six

ou sept ans qu'ils ont acquis leur entier développement. Le croisement du cotentin avec l'anglais a eu ses avantages

breton est précoce, et on ajoute encore à cette précocité par un usage autrefois suivi, mais qui commence à se perdre. On

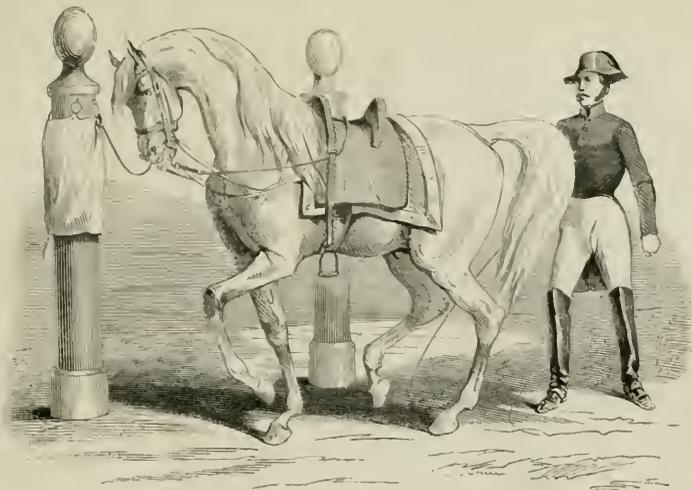


(Les races de chevaux en France. — Cheval normand.)

ges et ses inconvénients; mais il a cependant plus perdu que gagné par son croisement avec le second, parce qu'au fond sa véritable destination est le carrosse.

Comme la Normandie, la Bretagne fournit également des races de trait et des races de selle. Nous ne parlerons pas ici du cheval léger, propre à être monté, qui s'éleve principalement dans une partie du Morbihan et du Finistère, et sert à monter la cavalerie légère, telle que l'armée des Hussards; nous nous occuperons seulement ici du cheval breton, considéré comme cheval de trait. Les individus de cette race s'élevaient spécialement dans le département des Côtes-du-Nord, surtout aux environs de Trégier. Le cheval

emmenait en Normandie les poulains bretons pour les vendre à quatre ou cinq ans comme cotentins de qualité inférieure. Ces chevaux résistent parfaitement bien à la fatigue, sont sobres et forment une excellente race de trait, qui est employée presque exclusivement pour les besoins de l'artillerie, le train des équipages, les omnibus, les petites messageries. Les transports appelés vulgairement gondoles et les autres voitures qui font le service des environs de Paris en consomment beaucoup. A la différence des percherons dont la taille est du reste un peu plus haute, ils peuvent rendre de bons services comme chevaux hongres. Ces chevaux bretons vi-



(Les races de chevaux en France. — Cheval limousin.)



(Les races de chevaux en France. — Chevaux percherons.)

vent longtemps et sont généralement bons trotteurs.

En sortant de la Bretagne, le cheval cauchois nous ramène en Normandie. Comme sien effet c'était un privilège de ce pays de posséder toutes les races, le pays de Caux nous en offre une qui peut être considérée comme le type du cheval de trait. C'est la plus massive des races françaises, bien qu'elle le soit moins cependant que la flamande et la hollandaise, moins surtout que la race anglaise du Northumberland. Cette race est personnifiée pour ainsi dire dans le cheval cauchois, appelé improprement bouloonnais. Le garrot bas, le poitrail énorme, proéminent, les épaules fortes, beau-

coup d'ampleur dans l'avant-bras et les cuisses, les reins et la croupe larges, le ventre volumineux, sont les caractères distinctifs du cheval cauchois, spécialement propre au tirage lourd et pesant et qui ne se monte jamais. Sa taille est de 1 mètre 66 centimètres, quelquefois plus élevée.

Cette race, qui fournit presque en totalité les chevaux de brasseurs et de mœniers, est d'autant plus précieuse que, sans elle, on éprouverait de graves difficultés à opérer les transports agricoles. On sait, en effet, combien le pays de Caux est accidenté; aussi l'agriculture s'y sert surtout d'énormes chariots longs, assez bas et portés sur quatre roues. Les chevaux vont deux à deux; les premiers, attachés à un timon, les autres à un palonnier. Ces chariots, à claire voie, évadés du haut, n'ont presque point de ressemblance avec le



(Les races de chevaux en France. — Cheval de trait breton.)

ple, le chariot versé dans une descente, on ne court pas le risque d'écraser le limonier.

Le développement de ces chevaux s'opère activement. A deux ans ils peuvent payer les frais de leur nourriture. A cinq ans on les vend pour le service de la capitale ou pour les besoins du gros roulage.

Les chevaux du pays de Caux forment plusieurs classes ou, si l'on veut, plusieurs espèces. Leur nom de bouloonnais leur vient de ce qu'on en tire de la haute Picardie, mais eux-là sont inférieurs et moins estimés, parce que, dans le principe, ils ont été nourris avec moins de soin.

Le sol français possède encore et nourrit plusieurs autres races de chevaux non moins précieuses que celles que nous venons de passer en revue. Nous nous en occuperons successivement.

chriot de la Flandre ou celui de l'Alsace. Leur construction a pour but de ménager les chevaux, et quand, par exem-

En vente par livraison, chez J.-J. DUBOCHET, LECHEVALIER & Co, éditeurs, rue Richelieu, 60.

JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par Louis Reybaud.

Édition illustrée par J.-J. GRANDVILLE, publiée en 30 livraisons à 50 cent.

EN VENTE L'OUVRAGE COMPLET. PRIX : 15 FRANCS, BROCHÉ.

EN SOUSCRIPTION.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;

Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER; ornée de 600 dessins par GIGOT X, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus, 15 fr. Nouvelle édition augmentée de la traduction de Lazard de Tormes, traduit par LOCIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

En vente chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

NOUVELLES RUSSES, PAR NICOLAS GOGOL

Traduction française, publiée par M. LOUIS VIARDOT. — 1 volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

CINQ NOUVELLES : TARASS BOULBA; LES MÉMOIRES D'UN FOI; LA CALÈCHE; UN MÉNAGE D'AUTREFOIS; LE ROI DES GNOMES.

On s'abonne à Paris, rue Saint-Joseph, 6.

PRIMES AUX ABONNÉS DU JOURNAL LE COMMERCE

Les abonnés du journal *Le Commerce*, en renouvelant leur abonnement, et les nouveaux abonnés, ont droit à une prime en volumes à choisir dans la Bibliothèque CAZIN, charmante collection de romans, publiée par M. PAULIN, éditeur, savoir : Abonnés d'un an, 8 vol.; — 6 mois, 4 vol.; — 3 mois, 2 vol.; soit au journal, soit à la feuille commerciale, soit aux deux feuilles réunies. Ouvrages déjà publiés dans la Bibliothèque CAZIN : Eugène Sine, *les Mystères de Paris*, 10 vol.;

— *le Juif Errant*, 10 vol.; — *Mothilde*, 6 vol.; — *la Salamandre*, 2 vol.; — *Atar-Gull*, 1 vol.; — *Paulo Monti*, 2 vol.; — *Arthur*, 4 vol.; — *le Marquis de Létorières*, 1 vol.; — *Plick et Plock*, 4 vol.; — *Deleytar*, 4 vol.; — Louis Reybaud : *Jérôme Paturot*, 2 vol.; — Alphonse Karr : *Genièvre*, 2 vol.; — Jules Sandeau : *Marianne*, 2 vol.; — La Bibliothèque CAZIN formera 200 volumes.

LE BATARD DE MAULÉON, ROMAN EN 4 VOLUMES, PAR M. ALEX. DUMAS,

Paraît, depuis le 20 février dans LE COMMERCE.

Le Commerce, reconstitué, restera journal politique et littéraire; mais en même temps il favorisera son titre comme organe des intérêts industriels, agricoles, des chemins de fer, des travaux publics, des ports et marchés.

— *Sa feuille commerciale*, imprimée le matin après l'arrivée des courriers, donne le cours des effets publics et des marchandises sur toutes les places vingt-quatre heures avant tout autre journal.

FEUILLE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. PARIS : un an, 40 fr.; — 6 mois, 22 fr.; — 3 mois, 12 fr. — DÉPARTS : un an, 48 fr.; — 6 mois, 25 fr.; — 3 mois, 15 fr. BULLETIN DU COMMERCE (feuille quotidienne), au même prix que la feuille politique. — LES DEUX FEUILLES RÉUNIES : un an, 60 fr.; — 6 mois, 30 fr.; — 3 mois, 15 fr. (Affranchir.)

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT à PARIS, CHEZ M. FAGUER, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

SOUVENIRS INTIMES

DU TERS DE L'EMPIRE.

PAR M. EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Première édition illustrée par David. — 40 livraisons à 50 centimes.

5 forts volumes enrichis de 150 dessins tirés à part, d'un alphabet militaire, etc.

PELLÈS frères, éditeurs, rue Rambuteau, 20.

SAVON-VIERGE AU CAMPHRE,

Production sanitaire d'après le système RASPAIL.

Par Ed. PINAUD, parfumeur, rue St-Martin, 230.

Aussi doux à la peau que les pâtes d'amandes les plus fines.

Prix : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

LONGUEVILLE,
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.

CHEMISES.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

Le SIROP ANTI-RHUMATISME DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, GROUPE, COQUELUCHES, DYSENTERIES, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 157, et dans toutes les pharmacies.

CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR. De poulx de crêpe, 12 et 15 fr.; bonnets, turbans, 5 fr.; 10 fr. Maison AIME-HENRY, 18, rue Basse-du-Rempart, Chaussée-d'Antin. (On demande des apprêteuses.)

AVIS. --- CHOCOLAT MÈNIER.

Le CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessus auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prévenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes de CHOCOLAT MÈNIER, aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est le fac-similé de celles qui m'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MÈNIER de tous les autres. L'heureuse combinaison des appareils que je possède dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Le CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 200 millions, et s'est acquis une réputation méritée. — Dépôt principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

A L'ÉPREUVE DE LA FOURCHETTE. NOUVEL ALLIAGE ANGLAIS.

Avec l'extrême finesse des dents des fourchettes fabriquées avec ce métal on peut sans crainte soulever un poids de 5 kil., comme le poux ni contre l'iodique.

COUVERTS ET SERVICES de table argentés et dorés par les procédés électro-chimiques DE M. DE ROULZ et N° 11, ELKINGTON.

FABRIQUE et DÉPÔT tenus par MASSOT.

VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL DE COUVERTS, SERVICES, ET CUIVRES ÉLÉMENTS qui contiennent le service de table de principes fabriques anglaises.

Couverts de 1, poli fin, 6 fr.; douz. 50 fr. Couillers à café, no 2, unis, douz. 6 fr. do 3, do unis, do 24 do 4 polige, 1 à fil, pièce 6 Couillers à café, do 4 bl., do 6 do 3, unis, do 4



Prix : 2 francs.

EAU DE TOILETTE de la DUCHESSE, DISTILLÉE PAR DEMARSON et CHARDIN, Fourneurs de la Roi, 15, RUE SAINT-MARTIN.

Prix : 2 francs.



Mlle LACOMBE, rue Boucher, 1, au premier (près le Pont-Neuf), donne tous les jours, chez elle, des consultations sur le massage, le present et l'avenir.

COMPAGNIE de PUBLICITÉ, 4, rue Vivienne. Les annonces des DIX journaux suivants : L'ESTAFETTE, la FRANCE, le DROIT, la NATION, la RÉFORME, le MESSAGER, la PATRIE, les VILLES et CAMPAGNES, l'ESPRIT PUBLIC, l'UNIVERS, sont reçues aux bureaux de la COMPAGNIE de PUBLICITÉ, 4, rue Vivienne, et chez MM. les courtiers de publicité. Ces dix journaux réunis forment plus de 40,000 abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, et sont lus par une quantité considérable de lecteurs. — Le prix de la ligne des dix journaux réunis est de 2 fr. 20 cent. Il résulte de cette combinaison qu'une annonce de CINQ lignes, insérée dans les DIX journaux, coûtera ONZE francs.

La compagnie a aussi traité des annonces de L'ILLUSTRATION, qui compte 17,000 abonnés.

S'adresser au siège de la COMPAGNIE de PUBLICITÉ, 4, rue Vivienne, pour plus amples renseignements, et pour avoir le tarif du prix des annonces collectives et séparées de ces journaux, ainsi que celui des annonces de chemins de fer, sociétés par actions, et des administrations publiques.

Modes.

Le carnaval a cessé, entraînant avec lui les bals masqués et costumés; parmi ces derniers, nous devons une mention particulière à celui qui a été donné le 22 février dernier par madame la marquise de Las Marismas; nous avons choisi, pour les offrir à nos lectrices dans un de nos prochains numéros, quelques-uns des plus gracieux costumes que portait l'élite de la société parisienne à cette fête, la plus animée et la plus brillante sans contredit de la saison.

Quant aux bals parés, ils survivent encore au commencement du carême pour faire bientôt place aux concerts; notre gravure de ce jour reproduit deux des toilettes les plus élégantes que

nous ayons remarquées à la dernière soirée masquée à laquelle nous avons assisté.

Une très-jeune femme, coiffée en cheveux, avec deux choux en marabout, portait, sur un dessous de satin blanc, une robe de tulle blanc à cinq jupes garnies de nœuds de ruban de satin blanc et ornées de chenille blanche lamé, appliquée en broderie; les cinq jupes n'étaient pas roudes, mais coupées de manière à creuser à la place des nœuds destinés à les relever.

L'autre costume, porté par une personne un peu plus âgée, se composait d'une coiffure en velours écarlate bordée de frap et de dentelle d'or sortant des magasins de madame Bidault;



la robe était en satin vert de mer à deux jupes, garnies de marabout et relevées par des choux de marabout.

Les corsages à taille longue, busquée et à draperies sont conservés à toutes les robes de bal, qui continuent à être très-décolletées dans le dos, et à couvrir légèrement la poitrine sur les côtés tout en dégageant les épaules; l'allongement en queue par derrière est indispensable pour les robes d'étoffes sérieuses telles que les velours, le satin, le damas, le brocart et la brocartelle. Quant aux robes de tulle, de gaze, et d'autres étoffes légères, elles se composent toujours de plusieurs jupes superposées s'élevant comme un nuage de vapeurs sur des dessous de satin de couleurs tendres; la tarlatane continue à être employée exclusivement à la toilette des très-jeunes personnes; lorsque les robes sont en étoffes de soie à rayés et à boutons pompadour, la jupe en est relevée, soit sur les côtés, soit sur le devant par des rubans se rattachant à la pointe du corsage.

Les fleurs, soit naturelles, soit artificielles, sont décidément les seuls ornements adoptés pour la coiffure de nos jeunes danseuses; toutes ces coiffures formées de grosses touffes ou grappes de fleurs tombant sur les oreilles, se rattachent sur le front par une légère guirlande de boutons ou de feuillage.

En fleurs naturelles, les camélias, la violette de Parme, les narcisses et les geraniums; en fleurs artificielles, l'acacia nuancé, les clochettes de couleurs variées avec leurs petites feuilles et leurs vrilles flexibles, le cresson et autres plantes aquatiques ornées de petits coquillages, telles sont les nouveautés qui nous ont paru le plus généralement portées; enfin beaucoup de femmes élégantes font monter leurs fleurs avec des pierres; des couronnes de feuilles de houx et de houx naturel, d'un vert si brillant et si sérieux, parsemées de diamants étincelants, sont une innovation qui produit un charmant effet dans les chevelures blondes.

Collection d'histoires en estampes, par M. RODOLPHE TOPFFER. — Nouvelle édition originale. — Genève, chez J. Kessmann.

Les personnes qui ne connaissent ces délicieux albums que par les contrefaçons de Londres et de Paris, ne les connaissent que bien imparfaitement, car les contrefaçons d'ouvrages illustrés sont comme de pâtes copiées d'un bon tableau; elles ne rendent pas la moitié des beautés de l'original. Cette nouvelle édition de M. Jabot, de M. Crépin, de M. Pencil, de M. Vieux-Bois, etc., est principalement destinée pour l'Allemagne; mais elle trouvera aussi, cela va sans dire, beaucoup d'acheteurs en France. Le texte est accompagné d'une excellente traduction allemande, à l'usage de ceux qui ne savent pas le français, ou qui veulent apprendre l'allemand. Ces charmants livres, dont la réputation est maintenant européenne, ont été connus en Allemagne avant de l'être chez nous. Ils tombèrent sous les yeux de Goethe, qui en rendit compte dans son ouvrage *Ueber Kunst und Alterthum*. Le patriarche de la littérature allemande trouva dans ces petits volumes beaucoup plus de bon sens que dans bien des gros in-8°, plus de *ris comico*, que dans la plupart des comédies et plus de philosophie que dans bien des traités de philosophie. « Ces histoires, dit-il, abondent en folies qui, exposées au moyen du récit, paraissent aussi absurdes que peu répétitives, mais qui, au moyen de la représentation directe, acquièrent un degré de réalité suffisant pour que rire s'ensuive. » C'est surtout sous le point de vue de réalité donnée à l'impossible à l'aide de la représentation directe, que Goethe apprécia ces excentriques productions.

L'éditeur Kessmann compte publier les six principales histoires de M. Topffer, savoir : M. Jabot, M. Crépin, M. Pencil,

M. Vieux-Bois, le docteur Festus et M. Albert. Les deux premières ont déjà paru.

M. Jabot est un sot content de lui-même, un fat heureux de son sort, un petit laideron qui fait son chemin dans le monde comme tous les sots, tous les fats et tous les laiderons; il plait, il rénait par sa sottise, par sa fatuité, par sa laideur même.

M. Crépin est un mari imbécile et docile, qui voit s'accroître sa famille, ce qui l'étonne, qui prend toutes sortes de précepteurs pour sa femme, pour ses enfants, veut-je dire, et qui ne vient à bout de donner une bonne éducation à ses garçons, qu'après avoir mis les précepteurs à la porte, malgré l'opposition de sa femme, et avoir colloqué les petits Crépins chez un honnête maître de pension.

M. Pencil est un innocent personnage qui se rend coupable de toutes sortes de crimes sans le savoir, et qui, par une suite de circonstances plus extraordinaires les unes que les autres, cause à son insu une quantité de révolutions dans tous les mondes possibles.

M. Vieux-Bois est un amoureux de la vieille roche, fidèle jusqu'à la mort, malgré les infidélités de l'objet aimé; tendre, affectueux, passionné, dévoué, et dont la tendresse, l'affection, la passion, le dévouement, reçoivent la récompense ordinaire de toutes ces belles vertus sur cette terre.

Le docteur Festus est un observateur qui ne peut rien observer, un inventeur qui ne peut rien inventer, un philosophe qui ne peut pas philosopher, un calculateur qui ne peut pas calculer. Tous les diables d'enfer sont déchaînés après lui, et mettent

obstacle à ses plans d'observation, d'invention et de spéculation.

M. Albert est un vaurien qui, après s'être rendu ridicule par ses écrits et odieux par ses actions, presse par la faim et par ses évanouissements, fait tout ce qu'il peut pour se rendre digne de la corbeille, et finit, au lieu de se faire pendre, par faire un magnifique mariage, qui lui assure une brillante position dans la société.

Sur ce, lecteur, bonsoir, et à revoir.

L. D.

Nécrologie.

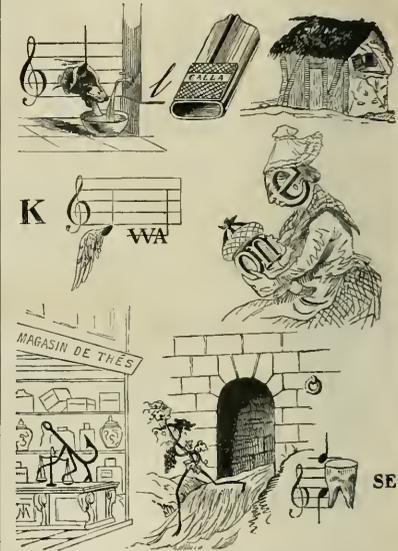
La mort vient d'enlever, âgé de trente-deux ans à peine, un jeune architecte dont le crayon a plusieurs fois enrichi les pages de *l'Illustration*.

M. Auguste Titeux avait de bonne heure montré les plus heureuses dispositions pour l'architecture, et après de nombreux succès dans les concours de l'école des beaux-arts, il avait remporté le grand prix de Rome.

C'est pendant un séjour à Athènes que ce jeune pensionnaire de l'Académie a succombé aux suites d'un refroidissement contracté au milieu des fouilles qu'il faisait pratiquer dans le but de compléter ses études sur les grands monuments de la Grèce.

M. Piscatory, ministre de France, a mené le deuil à l'église et au cimetière, et a rappelé en quelques mots touchants et simples toutes les espérances brisées par cette mort prématurée.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Le très-bon vin est hors de prix; on en boit sur la table des grands seigneurs seulement.

On s'abonne chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoff-Dvor, 22. — F. BELLAZZO et Co, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DEBOS, libraires.

Chez V. HILBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Feutana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et Co, rue Dumiette, 2.